

LES

# JOYEUSES COMMÈRES DE PARIS

Fantaisie en cinq actes

PAR

CATULLE MENDÈS ET GEORGES (COURTELINÉ) *Moineau*

Musique nouvelle

DE MM.

ALFRED RABUTEAU ET GABRIEL PIERNÉ

Représentée pour la première fois le 16 avril 1892

sur le Nouveau Théâtre

(DIRECTION BÖRNEY ET DESPREZ)

---

PARIS

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENNELLE, 11

1892

845 M 52  
 07 1892

PERSONNAGES :

Mmes	MM.		
Félicia Mallet . . . . .	FÉLICIA MALLET	Paris . . . . .	KRAUSS
Minerve . . . . .	ISABEAU DORIAN	Le bon cocher . . . . .	MONDOS
Vénus . . . . .	SUZANNE MUNTE	Piéfroy . . . . .	RESCHAL
Junon . . . . .	SUZANNE AVRIL	Le Palikare . . . . .	PAUL FRANCK
Jo . . . . .	THEVEN	Le Hongrois . . . . .	SAVENAY
Lo . . . . .	BERTY	L'Ecoissais . . . . .	BELL
Zo . . . . .	DUCHATEAU	Bruant . . . . .	RESCHAL
Mede Ruremonde	FÉLICIA MALLET	Un monsieur . . . . .	FÉLIX BARRÉ
Mede Portalègre	SUZANNE AVRIL	Pétruccio . . . . .	KRAUSS
Le prologue . . . . .	Violette DECHAUME	Un rôdeur . . . . .	RESCHAL
Catarina . . . . .	SUZANNE MUNTE	Un rôdeur . . . . .	BELL
Bianca . . . . .	GIVERNY	Un rôdeur . . . . .	LOIRE
Miss Salmacis . . . . .	Violette DECHAUME	Baptista . . . . .	TAVERNIER
Une dame . . . . .	SUZANNE MUNTE	Cougounoux . . . . .	SAVENAY
Gabrielle . . . . .	ISABEAU DORIAN	Le mercier . . . . .	DUMONT
Caroline . . . . .	Violette DECHAUME	Un vieux monsieur	SAVENAY
Sarah-Mounet . . . . .	FÉLICIA MALLET	Biondello . . . . .	LOIRE
Mariette . . . . .	DUCHAMP	Grumio . . . . .	FERNAL
Anatoline . . . . .	GIVERNY	Lucentio . . . . .	BELL
Colette Hoguet . . . . .	BRÉCOURT	Le régisseur . . . . .	LOIRE
Lila Biscuit . . . . .	YVONNE	Un artilleur . . . . .	BALPE
Luce Lucy . . . . .	DEROCHE	Un fantassin . . . . .	LUMONT
Luce Luçon . . . . .	VAN-HECK	Un rossignol . . . . .	BALPE
Une doctoresse . . . . .	Violette DECHAUME		
Une doctoresse . . . . .	GILLETTE		
Rose Mouson . . . . .	GIVERNY		
Artemis . . . . .	VASQUEZ		
Psyché . . . . .	LESTHER		
Pandore . . . . .	FÉRÉOL		
Molpea . . . . .	BERTHIER		
Les peintresses	GIVERNY, BRE- COURT, DERO- CHE, DUCHAMP, GILLETTE, YVONNE		
Les ménagères	BLANC, BONNEEL ZUNÈS, ROSSINI, REZOVASLIA		
Comédiennes, faunes- sades, parisiennes.			

*Pour tout ce qui concerne la mise en scène, s'adresser à M. Marcel Simond, au Nouveau-Théâtre.*

**ACTE PREMIER**

C'est dans un atelier d'une élégance très raffinée. Un bou-  
doir d'artiste. La pièce est très peu profonde, encombrée de  
bibelots parisiens fabriqués au Japon; des étoffes d'un exo-  
tisme très moderne pendent çà et là. A gauche, au second  
plan, un paravent de mousseline et de dentelles franfreluchées.  
à droite, au second plan, deux autres paravents de dimensions  
pareilles, de couleurs différentes. Entre le paravent de gauche  
et la porte du fond, un grand pan de mur est voilé de ten-  
tures qui se confondent dans les fantaisies de la décoration :  
six mignons chevalets, avec des châssis entoilés dont on voit  
l'envers, sont disposés çà et là devant des tabourets ou des es-  
cabeaux capitonnés.

Au lever du rideau, les six peintresses, en costumes où la  
témérité du rapin va jusqu'au delà de la grâce féminine, sont  
assises devant les chevalets et chantent.

DEUX PEINTRESSES

La peinture à Boug'reau  
C'est comm' de l'eau d' sureau,  
La peinture à Bonnat  
C'est comm' de l'eau d' Pulna.

TOUTES

Madame Abbéma! Madame Abbéma!  
Madame Abbéma!

DEUX AUTRES PEINTRESSES

La peinture à Lambert  
C'est comm' du Camembert  
Et celle à Luminais  
C'est comme du p'tit rouennais.

TOUTES

Madame Henriett' Brown' ! Madame Henriett' Brown !  
Madame Henriett' Brown !

DEUX AUTRES PEINTRESSES

La peinture d'Hannoteau  
C'est comm' de l'eau de Botot,  
La peinture à Yvon  
C'est comm' de l'eau d' savon.

TOUTES

Madame Ayrton ! Madame Ayrton !

Madame Ayrton !

*Miss Salmacis vient d'entrer. Elle est vêtue avec toute la virilité possible. Elle parle violemment.*

MISS SALMACIS

Oui ! conspuez les peintres ! conspuez les hommes. Vous êtes bien mes élèves, les élèves de la très fameuse miss Salmacis, organisatrice des boudoirs annuels de peinture. Il n'y a pas de peintres, de même qu'il n'y a ni généraux, ni conquérants, ni poètes. Toutes les gloires appartiennent aux seules femmes. Les hommes, par les mensonges de l'histoire, ont essayé de faire croire le contraire. Mais nous avons rétabli la vérité. (*A l'une des peintresses.*) Viens ici. Quel est l'auteur de la Sainte Famille de Raphaël ?

LA PREMIÈRE PEINTRESSE

La Fornarine, Madame.

MISS SALMACIS

Bien. (*à une autre*) Approche. Qui a fait le tableau de Léonard de Vinci, où l'on voit une jeune femme sourire si mystérieusement ?

LA DEUXIÈME PEINTRESSE

La Joconde, Madame.

MISS SALMACIS

Très bien. Venez toutes. Qui a conquis les Indes, au temps du roi Bacchus ?

LA TROISIÈME PEINTRESSE

La princesse Ariane.

MISS SALMACIS

Qui a défendu le défilé des Thermopyles avec trois cents Lacédémoniennes ?

LA QUATRIÈME PEINTRESSE

Léonide, une dame de Sparte, fameuse pour la pureté de ses mœurs.

MISS SALMACIS

Qui a gagné la bataille d'Austerlitz ?

## LA CINQUIÈME PEINTRESSE

La vivandière du 4<sup>e</sup> housard.

MISS SALMACIS

Qui a écrit Hernani et Ruy-Blas?

LA SIXIÈME PEINTRESSE

Sarah Bernhardt.

MISS SALMACIS

A merveille. Je vous félicite de ces justes réponses. Maintenant, jurez que vous continuerez d'élever vos âmes, que vous répudierez toutes les futilités dont se déshonora notre sexe, que vous serez, plus que les hommes, fermes, héroïques, austères même, s'il est possible.

LES SIX PEINTRESSES

Nous le jurons.

MISS SALMACIS

Toi, montre ce que tu as fait aujourd'hui.

LA PREMIÈRE PEINTRESSE

Madame... c'est que...

MISS SALMACIS

C'est que... quoi... voyons... (*Elle retourne le chevallet; vu de face, le châssis est une glace.*) Un miroir!... au lieu de peindre...

LA PREMIÈRE PEINTRESSE

Pardon, madame... je peins (*Elle montre sa palette où il y a de menus objets de maquillage, une boîte à poudre avec sa houpe, un crayon pour les yeux, du rose pour les lèvres*) la figure, et tenez, regardez, (*elle se maquille, se place de façon à montrer son visage dans la glace*) le tableau n'est-il pas joli?

MISS SALMACIS

Frivole enfant! (*Vers les autres.*) J'espère que celles-ci du moins?... (*Les peintresses retournent les chevallets.*) Encore des miroirs! (*Elles éclatent de rire et se fardent en chantant.*)

LES SIX PEINTRESSES

Il n'est douceur,

Que d'être adorée et jolie!

L'amour, ma sœur,

Est la seule belle folie.  
 Il n'est douceur,  
 Que d'être adorée et jolie !

MISS SALMACIS

Un atelier de maquillage ! Hors d'ici, petites malheureuses à qui j'ai vainement essayé d'inspirer de sérieuses pensées. Attendez un peu, pourtant. (*Elle s'est vue, par hasard, dans l'un des miroirs.*) C'est curieux comme je suis pâle aujourd'hui, avec des yeux si éteints ! (*A l'une des peintresses*) Donne la houppes et le crayon pour les yeux. (*Elle se farde, assise. Toutes viennent à elle, s'agenouillent, lui offrent, en riant bas, tous les menus outils de maquillage. Mais, tout à coup, furieuse.*) Comment, vous êtes encore là ? Allez-vous en, vous dis-je, et que jamais je ne vous revoie, indignes élèves !

(*Les six peintresses sortent par couples, en valsant et en chantant.*)

LES SIX PEINTRESSES

Il n'est douceur  
 Que d'être adorée et jolie,  
 L'amour, ma sœur,  
 Est la seule belle folie !  
 Il n'est douceur  
 Que d'être adorée et jolie !

(*Le thème de la valse continuera à l'orchestre pendant le petit monologue qui va suivre ; il sera brusquement interrompu par la triple apparition de Jo, Lo, Zo.*)

MISS SALMACIS

Suis-je aussi furieuse que j'en ai l'air ? pas du tout, je tenais à rester seule pour mettre la dernière main à mon chef-d'œuvre, au tableau que nul n'a vu encore, et qui achèvera ma gloire. Personne n'est là ? Personne ne me guette, ni ne peut me surprendre ? Allons, au travail ! (*Elle s'approche des tentures entre le paravent de gauche et la porte, elle va écarter le rideau... Surgissent par trois trappes Jo, Lo, Zo, tandis que cesse brusquement la musique.*)

Bonjour !  
 Jo !  
 Bonjour !  
 Lo !  
 Bonjour !  
 Zo !

JO  
 MISS SALMACIS  
 LO  
 MISS SALMACIS  
 ZO  
 MISS SALMACIS

JO, LO, ZO  
 Nous-mêmes !

JO  
 Est ce que par hasard  
 LO  
 Tu n'aurais pas plaisir  
 ZO

A nous voir chez toi ?

MISS SALMACIS

Si fait. J'estime comme il convient les trois petites écervelées, nées de la fantaisie d'un poète, qui amusent Paris de leurs témérités futiles et de leur extravagance ! Mais vous avez une singulière façon d'entrer chez les gens.

JO  
 Aurait-il donc fallu  
 LO  
 Entrer comme tout le monde,  
 ZO  
 Par la porte ?  
 JO  
 Toute Parisienne,  
 LO  
 Tu le sais,  
 ZO  
 Est un peu fée.

JO

Puis, j'ai bien des fois, dans les rites mystérieux de la Rose-Croix, tenu l'encensoir à côté du sâr Peladan qui est habillé d'une redingote d'or.

LO

Moi, en compagnie de M. Papus, bien des fois j'ai évo-

qué les esprits; mais ils ne se manifestaient guère, parce qu'ils s'attardaient entre les pieds de la table à baiser la dentelle de mes dessous.

ZO

Moi, le poète Huysmanns m'a conduite là-bas, là-bas, à la Messe Noire qui, à vrai dire, dès que j'arrivai, fut tout de suite une messe rose.

JO

Et voici.

LO

Que nous sommes

ZO

Devenues

JO, LO, ZO

De très savantes magiciennes.

MISS SALMACIS

Je m'en aperçois bien! Mais qu'est-ce qui me vaut, jolies sorcières, la surprise de votre visite?

JO

Le désir de voir, les premières,

LO

Le tableau que tu exposeras

ZO

Au prochain boudoir de peinture.

MISS SALMACIS

Vous ne le verrez pas! Personne ne le verra avant le jour de l'ouverture.

JO

Comment! tu connais notre pouvoir,

LO

Et tu oses

ZO

T'opposer à notre volonté?

MISS SALMACIS

Oui.

JO

Tu ne veux pas

LO

Ecarter les tentures

ZO

Qui cachent ton chef-d'œuvre?

MISS SALMACIS

Non !

JO

Viens.

*Miss Salmacis, tout à coup hypnotisée, suit le doigt de Jo jusqu'à l'avant-scène.)*

LO

Viens.

*(Miss Salmacis suit le doigt de Lo jusqu'à l'autre côté du théâtre.)*

ZO

Viens.

*(Miss Salmacis, en suivant le doigt de Zo, remonte le théâtre.)*

ZO, LO, JO

Disparais.

*(Miss Salmacis disparaît.)*

JO

Ah ! tu sais que notre victoria est en bas;

LO

Et tu peux la prendre

ZO

Pour aller faire un tour au Bois.

JO

Maintenant,

LO

Tirons vite

ZO

Le rideau.

ZO, LO, JO

Ah ! que c'est charmant !

*(Entre un immense cadre d'or, dans une gorge du mont Ida, les trois Immortelles en la splendeur de l'or et des divines chairs s'offrent au jugement du royal berger Pâris. L'orchestre, pendant la récitation, chante un thème de Ernest Reyer.)*

JO

L'arrogante gloire environne  
 Junon sous sa double couronne  
 D'or lourd et de lourds cheveux d'or.

ZO

Pourquoi, berger royal, hésitez-vous encor ?

LO

Pallas guerrière sous son casque  
 Porte le calme et la bourrasque  
 De la mer glauque en ses yeux pers.

JO

Hésitez-vous encor, berger aux yeux experts ?

ZO

Vénus a dans sa chevelure  
 La joie énorme et la brûlure  
 Dévorante des soleil roux !

JO

Je n'hésiterais pas, si j'étais que de vous !

PARIS

Aussi bien, n'hésité-je plus, mesdames ! (*Il descend du cadre.*) Ou du moins, si je demeure incertain encore, ce n'est plus entre les trois déesses, mais entre vous trois, parisiennes ! (*Les tentures se referment derrière lui.*)

JO

Tiens, il vit !

ZO

Tiens, il parle !

LO

C'est moi qu'il a regardée.

PARIS

Vous paraissez surprises de me voir sortir du tableau de Miss Salmacis ? Hélas, il y a si longtemps que je m'ennuie dans tant de peintures où l'on m'a mis ! Et je ne pouvais trouver meilleure occasion pour reprendre vie, que celle de rendre hommage à votre triple charme.

JO

Ainsi, vous consentiriez

LO

A juger laquelle d'entre nous

ZO

Est la moins épouvantable à voir ?

PARIS

Ces sortes d'arbitrage sont ma spécialité.

JO

Eh bien, voyez !

LO

Contemplez !

ZO

Non, pas de trop près.

JO

Car nous avons une pudeur

LO

Qu'un rien

ZO

Effarouche.

PARIS

Ah ! Mesdames, tout à fait exquises ! Mais. .

JO, LO, ZO

Mais ?

PARIS

Soyez équitables, si vous voulez que je le sois. Les trois Immortelles, sur le mont, ne me refusaient point, vous l'avez pu voir, tous les éléments nécessaires à baser une sûre décision ; et vraiment, vous êtes si haut vêtues...

JO

Fi !

LO

F. !

ZO

Fi !

JO, LO, ZO

Je n'oserais jamais (*chacune désigne les deux autres*) devant elles.

PARIS

Aimable retenue ! Mais, croyez bien que je n'exigerai pas, quoique juge, des aveux entiers ; il me suffira de quelques indices un peu probants....

JO, LO, ZO

A la bonne heure !

JO

J'ai une idée !

LO

Moi aussi.

ZO

Moi aussi.

JO, LO, ZO

A bientôt, prince ! (*Elles se dérobent chacune derrière un des trois paravents.*)

PARIS.

C'est ainsi qu'en des idylles ingénues, dont se souvint plus tard le berger de Mantoue, les nymphes fuyaient derrière les saules, avec le désir d'être suivies ! Et aussi, ces jeunes personnes me rappellent ces trois petites qui accompagnaient Vénus, les Grâces Aglaïa, Thalie, Euphrosine !

JO,

*la tête hors de son paravent.*

Prince !

PARIS

Ah ! tout de suite ! (*Il la rejoint.*)

LO,

*la tête au-dessus de son paravent.*

Zo !

ZO,

*de même.*

Hein ?

LO

Est-ce que tu crois que Jo a des chances ?

ZO

Hum !

LO

La taille si jolie !

ZO

Corset bien fait !

PARIS,  
*reparaissant.*

Ah ! Aglaïa !

LO,  
*la tête hors de son paravent*  
Prince !

PARIS  
Immédiatement ! (*Il la rejoint.*)

JO,  
*la tête au-dessus de son paravent.*  
Zo !

ZO,  
*de même.*  
Hein ?

JO  
Tu sais qu'il a l'air...

ZO  
De quoi ?

JO  
De s'y connaître très bien.

ZO  
Tant mieux pour toi !

JO  
Et pour toi. Penses-tu que Lo ?...

ZO  
Hum !

JO  
La frimousse si rose ?

ZO  
Maquillage, ma chère !

PARIS,  
*reparaissant.*

Ah ! Thalia.

ZO  
*la tête hors de son paravent.*  
Prince !

PARIS  
A l'instant même ! (*Il la rejoint.*)

JO,  
*la tête au-dessus de son paravent.*

Lo !

LO

Eh bien ?

JO

As-tu de l'espérance ?

LO

J'en aurais, si je ne t'avais pas pour concurrente !

JO

Mais Zo ?

LO

Oh ! non, non, non.

JO

Les mains si petites !

LO

Enormes ! Elle gante six et quart.

PARIS,

*reparaissant.*

Ah ! Euphrosine ! Les trois Grâces, en effet. (*Elles sortent de derrière les paravents, il se tourne et les voit.*)  
De sorte qu'il m'est tout à fait impossible de décider quelle est la plus charmante de vous.

JO,

*tout bas.*

Ingrat !

PARIS,

*de même.*

Mais, au fond... c'est vous que...

LO,

*de même.*

Vous dites ?

PARIS,

*de même.*

Je dis que c'est vous, certainement, qui. .

JO,

*de même.*

Vous dites ?

PARIS

Je dis que c'est à vous, sans nul doute, que...

JO, LO, ZO

Eh, déclarez-le donc !

PARIS

Ne l'exigez pas, de grâce ! et souffrez que je rentre dans le tableau, sans avoir, par le triomphe de l'une, encouru la rancune des deux autres.

JO, LO, ZO

Eh bien, non !

JO

Nous ne permettrons pas

LO

Que vous nous quittiez

ZO

De cette façon.

JO

Puisqu'aussi bien vous voici parmi nous,

LO

N'avez-vous pas fantaisie d'observer

ZO

Le prodigieux Paris ?

JO

Ses fêtes ?

LO

Ses tristesses ?

JO

Ses amours, surtout !

PARIS

Par les douze grands dieux, je brûle d'envie précisément...

JO, LO, ZO

Venez donc avec nous.

JO

Et peut-être dans quelques jours,

Quand vous LO

Nous connaîtrez ZO

Mieux, JO

Beaucoup mieux, LO

Infiniment mieux, ZO

Eprouverez-vous JO

Moins d'embarras LO

A décerner la pomme ! JO, LO, ZO

Soit. PARIS

Partons ! JO, LO, ZO

Partons ! PARIS

JUNON, MINERVE, VÉNUS  
*entre les rideaux écartés.*

Sans nous ? PARIS

Au fait, elles s'ennuient, elles aussi, sur le mont Ida. JO

Mais nous ne saurions les emmener toutes les trois. Des déesses dans la vie, c'est encombrant !

MINERVE  
Mettez-nous seulement sur notre chemin ; nous n'aurons pas besoin de vous, pour nous tirer d'affaire.

LO  
Où vouiez-vous donc aller, Minerve ?

MINERVE

A l'Institut. J'y retrouverai, dans M. Renan, les sept Sages de la Grèce.

LO

Et vous, Junon ?

JUNON

Au Sénat. J'ai à lui parler de la part de Solon.

ZO

Et toi, Vénus ?

VÉNUS

A l'église de la Madeleine ! Nous avons toujours eu, Marie-Madeleine et moi, beaucoup de dévotion l'une pour l'autre.

PARIS

Eh bien ! ne tardons plus.

JO, LO, ZO

Dans Paris, terrible et charmant,  
Viens donc, sans que rien t'intimide,  
Faire un voyage d'agrément  
Berger royal, ô Priamide !

JO

Tu verras des tableaux affreux,

LO

Et tu verras d'exquises choses ;

ZO

Des bandits,

JO

Et des amoureux,

LO

Du sang noir,

ZO

Et des lèvres roses.

JO

Et bien mieux que l'ancien babil  
Des fontaines musiciennes,  
Te plaira le rire subtil  
Des modernes parisiennes.

JO, LO, ZO

Dans Paris terrible et charmant  
Viens donc, sans que rien'intimide  
Faire un voyage d'agrément,  
Berger royal, ô Priamide !

*Fin du premier acte.*

## ACTE DEUXIÈME

— TOUTE LA MUSIQUE DE CET ACTE EST DE M. GABRIEL PIERNÉ —

Au bois de Boulogne. La scène est presque totalement obscurcie par un certain nombre de gazes sombres espacées de deux ou trois mètres, de façon que la circulation reste possible entre chacune d'elles. On aperçoit très vaguement, tout au loin du théâtre des arbres, où tourne une allée.

PARIS,

Où m'avez-vous conduit? Je n'y vois goutte. Les trois déesses ont joliment bien fait de nous quitter en chemin.

LO

Tu es au Bois de Boulogne : le lieu du monde le plus élégant, le jour,

JO

Et la nuit, le plus abominable ! Donne-moi la main,

ZO

Et prends garde de heurter en marchant quelque rôdeur endormi le dos dans les mousses, qui te ferait payer cher ta distraction.

PARIS

L'excursion commence bien. Mais voyez, enfants, les dieux nous aiment, voici que la lune se lève. Que le bois est charmant ainsi ! et qu'il ressemble, avec son clair mystère, aux bois sacrés de l'Hellade ! Tenez, l'y voilà tout semblable, car les nymphes qui habitent les arbres s'en échappent pour venir danser sous la clarté blanche de la lune.

*Les Hamadryades paraissent à ce moment, issues des troncs ouverts ou d'entre les branches, et*

*dans la partie la plus éclairée du théâtre, mais toujours au fond, Paris les voit se jouer et se poursuivre.)*

JO

Païen!

LO

Il faut avoir tes yeux de jeune dieu ou de poète pour les voir. Ce que tu prends pour des nymphes n'est que de la pâle brume remuée.

ZO

La réalité, la voici. Elle n'est pas belle. *(Pendant que s'assombrit un côté du théâtre, où se continuera cependant, en se prolongeant aux lointains, la danse des Hamadryades, on voit, de l'autre côté, éclairés, parmi des bouteilles renversées et des fragments de journaux éparpillés sur le sol, quatre ou cinq hommes hideux, loqueteux, dépenaillés, qui dorment prostrés dans l'herbe, la nuque aux rebords treillagés de l'allée.)*

PARIS

Qui sont ces gens-là?

ZO

Ecoute, et regarde.

*(Entre en hâte une fille. Elle va à un dormeur qu'elle éveille.)*

LA FILLE

Honoré!

HONORÉ

Hé!

LA FILLE

Ouvre les chasses! Et au turbin!

HONORÉ

Y a de la poire?

LA FILLE

Gy! Eveille la coterie.

HONORÉ

A cause?... J' suis pas? Quel âge donc?

LA FILLE

Dans les soixante berges.

HONORÉ

Ah! la, la! j'en ai sonné de plus rupins. T'es pas un p'tit peu loufoque, de vouloir éveiller la tierce pour ça?

LA FILLE

Mon homme! (*Elle le baise aux lèvres.*) Ah! le v'là! (*Honoré se dérobe derrière un arbre. La fille s'est retournée et prend par la main un vieux monsieur d'air respectable, qui survient à tâtons.*) Venez, monsieur. Par ici. Par ici.

LE VIEUX MONSIEUR

Nous allons loin, comme ça?

LA FILLE

Nous y sommes. Venez! (*Ils s'enfoncent dans le Bois.*)

PARIS

Ils vont égorger ce malheureux!

JO

Non, lui vider les poches seulement, après quelques horions,

ZO

Et il y en a de moins mérités.

LO

Puis, ils sont cent dans le bois; contre eux tu ne pourrais rien.

(*Cri au loin. Les rôdeurs couchés se secouent.*)

PREMIER RODEUR

C'est Honoré qui travail'?

DEUXIÈME RODEUR

Oui.

(*Honoré et la fille passent et s'enfuient.*)

PREMIER VOYOU

Le pante n'est pas loin. Le v'là. (*Reparaît le vieux monsieur de tout à l'heure, titubant, le mouchoir sur a figure. Il a un œil poché, tout vert.*) Ça ne va donc pas, mon pau'vieux.

LE DEUXIÈME RODEUR

Astique ça, Edouard! En voilà un qui les a reçues, les palmes académiques!

LE VIEUX MONSIEUR

Ne me touchez pas ! Ne me touchez pas !

LE DEUXIÈME RODEUR

Y a un pharmacien de nuit, avenue de Neuilly ! Bonsoir.

PREMIER RODEUR

Quelle plombe qu'il est ?

DEUXIÈME RODEUR

Dans les quatres heures.

PREMIER RODEUR

Le jour va venir. Y pourrait y avoir de l'acrès. Oh hé, la coterie ! faut se grouiller. En route !

*(Ils sortent. Les Hamadryades envahissent le théâtre. Courte danse. Peu à peu le jour vient. Les dernières gazes bleues se retirent et laissent voir de très transparentes gazes blanches, où flottent des roseurs et des buées. Les Hamadryades gagnent le fond du théâtre, où elles disparaissent lentement, entre les arbres; les gazes blanches se dissipent à leur tour, et dans une grande fanfare joyeuse de l'orchestre, le plein jour éclaire la scène.)*

JO

Ne songe plus à toutes ces horreurs ; regarde le bois charmant, après le bois terrible.

ZO

Déjà, pour te divertir,

JO

Voici des duellistes,

ZO

Avec leurs témoins et leurs docteurs.

PARIS

Où donc ?

ZO

Là.

JO

Et là,

PARIS

Vous rêvez,, je ne vois que des femmes.

JO

Eh ! apprends, prince un peu rustique,

LO

Que l'escrime et les duels sont fort à la mode parmi nos parisiennes modernes.

ZO

D'ailleurs, tiens-toi un peu à l'écart, et observe.

*Entre d'une part, Mariette de Fontenay-aux-Roses, du théâtre des Variétés, avec Colette Hoguet et Lila Biscuit, du même théâtre, ses témoins, et une doctoresse. Entre, d'autre part, Anatoline Mejer du théâtre des Bouffes, avec Luce Lucy et Luce Luçon, du même théâtre, ses témoins et une doctoresse. Dès l'entrée, les deux adversaires se mettent à marcher l'une à droite, l'autre à gauche, chacune avec sa doctoresse. On devine que celle-ci donne les suprêmes conseils de prudence. Cependant les quatre témoins, se sont rejointes au milieu du théâtre et se saluent.*

LUCE LUCY

Voyons, Mesdames, une dernière fois : ce duel qui peut avoir des conséquences terribles, car les deux adversaires, vous le savez, sont redoutables et étrangement animées, ce duel... est inévitable ?

COLETTE HOGUET ET LILA BISCUIT

Inévitable.

LUCE LUÇON

La cause en est si futile, pourtant !

COLETTE HOGUET

Si futile ! Je m'étonne qu'un tel mot soit dit par Mademoiselle Luce Luçon de qui la parole fait autorité dans toutes les choses touchant à l'honneur.

LILA BISCUIT

Comment ? mademoiselle Mariette, des Variétés, a pris monsieur de Marciac à Mademoiselle Anatoline Meyer, des Bouffes...

COLETTE HOGUET

Monsieur de Marciac, un amant très recherché, presque pas vieux...

LILA BISCUIT

A peine ruiné...

COLETTE HOGUET

N'ayant pas même encore de conseil judiciaire!

LILA BISCUIT

Et vous trouvez qu'il n'y a point lieu!...

LUCE LUCY

Alors, il ne vous reste donc plus?

COLETTE HOGUET

En effet.

*(Elles se concertent à voix basse, observent d'où vient le jour, comparent les épées, jettent une pièce en l'air, se saluent en signe d'adhésion; puis chaque couple va vers chaque duelliste. A ce moment les adversaires sont seules, parce que chaque doctoresse, à genoux, dispose les menus objets d'une trousse de chirurgien. Enfin, sur un mot des témoins, les adversaires retirent leurs corsages; elles ont le buste chastement recouvert d'une mousseline qui monte jusqu'au cou. Il semble qu'elles n'ont pas de corsets. Vérification réglementaire par deux témoins de l'absence de toute étoffe préservatrice. Puis Colette Hoguet, directrice du combat, met les adversaires en présence.)*

COLETTE HOGUET

Mesdames, êtes vous prêtes?

MARIETTE ET ANATOLINE

Oui.

COLLETTE HUGUES

Allez, Mesdames. *(Les fers croisés, c'est un combat farouche, acharné, charmant.)* Halte! *(Une doctoresse et deux témoins se précipitent vers Mariette de Fontenay-aux-Roses que l'on a crue blessée; elle n'a pas été atteinte. Colette Hoguet remet les adversaires en présence.)* Mesdames, êtes vous prêtes? Allez, Mesdames. *(Reprise du combat, plus farouche, plus acharné, plus charmant.)*

COLETTE HOGUET

Halte! (*Cette fois c'est Anatoline qu'on croit touchée.*)

LUCE LUCY

Oui, oui, blessée à la poitrine!

LUCE LUÇON

Et même assez gravement, si l'on en juge par la rougeur...

UNE DOCTORESSE

Eh! faites-moi place.

*(Luce Luçon va vers les témoins adverses et leur parle bas.)*

COLETTE HOGUET

à Mariette

Blessée à la poitrine. Blessure grave. Rhabillez-vous.

LA DOCTORESSE

Il y a eu erreur, ce qu'on avait pris pour une blessure, n'est qu'une rougeur bien naturelle à ce point de la poitrine. (*Mariette veut retirer son corsage pour recommencer le combat, mais ses témoins s'y opposent.*)

COLETTE HOGUET

Non!

LILA BISCUIT

Non!

LUCE LUÇON

L'honneur, n'est-ce pas?...

LUCE LUCY

Est satisfait?

COLETTE ET LILA

Satisfait. (*Les deux adversaires, rhabillées, se saluent; chacun s'éloigne avec ses témoins et sa doctoresse.*)

PARIS

Fort curieux! je ne dis pas; mais par les dieux, que les jeunes femmes de cette ville sont donc violentes et raffinées.

JO

Tu vas les voir plus simples et meilleures.

ZO

Voici nos contemporaines, les petites ménagères matinales qui traversent le bois en revenant du marché de Levallois-Perret.

PARIS

Elles sont charmantes !

JO

Admire l'art merveilleux de la ménagère parisienne, à tenir dans une seule main, des mondes !

ZO

La boîte au lait !

LO

Le filet aux provisions !

JO

La clef du chez soi !

LO

Le tabac pour le mari !

JO

Le mouron pour le serin !

ZO

Le mou pour le minet !

JO

Le journal !

LO

Les fines herbes !

ZO

La bourse !

PARIS

L'Arc de Triomphe ! le Palais de Justice, l'Institut !

ZO

Eh ! non, bêta, la bourse du ménage,

LO

L'humble escarcelle aux économies,

JO

Si laborieusement réalisées, depuis des années, sou par sou, et si féroce­ment disputées, chaque matin, à l'âpreté du petit commerce ; car les parisiennes sont femmes d'ordre.

JO

Les voici.

*Passent les ménagères ; toutes costumées de même, tenant chacune pendus aux doigts de la main gauche, les objets déjà désignés. Elles serrent sur leurs poitrines d'énormes pains de quatre livres, et leurs petites mitaines d'honnête femme économe sont toutes craquées à la même place. Elles traversent la scène. En même temps commencent à affluer les promeneurs du matin.*

PARIS

Délicieuses ! Mais pourquoi n'utiliser qu'une seule main ? vos parisiennes sont-elles à ce point économes, qu'elles gardent une main toute neuve pour quand l'autre sera usée ? (*A ce moment, entre une petite ménagère attardée, pareille aux autres, et qui se hâte.*) La jolie personne ! (*Il s'élan­ce, puis, à mi-voix dans la nuque de la jeune femme :*) Madame... voulez-vous me permettre de vous aider ? Je vais vous porter votre pain ? hein ? le pain, Madame... (*Il lui pince la hanche*)... le pain !

LA PETITE MÉNAGÈRE

Voici. (*De sa main inemployée elle lui applique sur joue une giffle retentissante.*)

PARIS

Oh !

JO

Comprends-tu maintenant

ZO

à quoi sert la petite patte

LO

qui ne sert à rien ?

PARIS

Tant pis ! — Le pain, madame, le pain !

(Il sort très vite tandis que JO, LO et ZO pouffent de rire).

JO

Est-il fou !

JO, LO, ZO

Paris! Pâris, prince ! berger ! (Elles veulent le suivre. Parait le bon cocher. Il est de physionomie anglaise. Vêtu de noir, le haut chapeau à cocarde. Irréprochable. Il salue et attend).

JO

Eh bien !

LE BON COCHER

Mesdames, je suis cocher, en disponibilité.

LO

Tiens ! justement, nous avons renvoyé Jean.

JO

Oui.

JO

Toi, ramène Pâris. (Au bon cocher, tandis que Zo s'éloigne :) Comment vous appelez-vous ?

LE BON COCHER

Alfred.

ZO

Soit.

JO

Et, sans doute, vous savez très bien conduire ?

LE BON COCHER

Ah !— Madame pense bien que je n'oserais pas prétendre à l'honneur d'être le cocher de Madame, et de Madame, si mon mérite se bornait à l'art banal de descendre le boulevard Haussmann sans engager la roue dans le rail du tramway.

ZO

Qu'est-ce donc que vous savez faire ?

## LE BON COCHER

Madame, je sais — verser !

JO

Hein ?

## LE BON COCHER

Madame connaît, sans doute, Noémi de Lusignan ? C'est une fort belle fille, pas bête, très bien élevée, sachant lire, une femme comme il en faut aux étrangers de distinction. Pourtant, elle ne réussissait guère, logeait en garni, allait au bois dans des voitures de cercle. Oui ! dans des voitures de cercle. Je la pris en pitié ; je devins son cocher dès qu'elle m'eut acheté, à crédit, une victoria et des chevaux que je pouvais déceimment conduire. Quelques jours après, Noémi de Lusignan était l'amie d'un banquier hollandais, un peu sexagénaire, mais tout à fait riche, dont elle a fort à se louer et qui, à ce qu'on assure, songe à devenir son mari.

JO

Sapristi ! des cochers comme vous,

ZO

On n'en rencontre pas tous les jours.

JO

Mais, par quel moyen, je vous prie,

ZO

Obtenez-vous de si magnifiques résultats ?

## LE BON COCHER

Je croyais suffisamment l'avoir donné à entendre : je sais — verser ! Si Noémi de Lusignan est aujourd'hui propriétaire d'un hôtel qui hante les rêves des plus célèbres dégraffées, c'est qu'un matin, dans une allée solitaire, non loin de la cascade, au moment où le hollandais sortait du restaurant, j'ai accroché de la roue le tronc d'un acacia ; Mlle Noémi, de la voiture penchante, a glissé sur la route avec des cris d'effroi, et si heureusement, qu'un peu de rose et blanc, (ses jambes !) comme un délicieux

éclair, a ébloui le passant étranger. C'est ces jambes-là qu'il va épouser.

JO

Vous êtes, en effet, un garçon très précieux.

LO

Mais, nous tenons à ne verser — que par hasard. (*Jo et Lo vont sortir à la recherche de Pâris, mais elles entendent le mot que dit la Dame, et s'arrêtent, curieuses. Très élégante, voilée d'un voile épais, la Dame s'approche.*)

LA DAME

Alfred !

LE BON COCHER

Madame ?

LA DAME

Je vous prends à mon service. J'avais un cocher qui versait aussi, mais souvent fort mal à propos.

LE BON COCHER

Sans doute un de mes élèves, — maladroit.

LA DAME

La voiture ?

LE BON COCHER

Attendez madame dans l'allée voisine, mais...

LA DAME

Ah ! oui ? les gages. C'est mon mari qui s'occupe de ces menus détails.

LE BON COCHER

Madame est mariée ? J'ai toujours aimé servir dans les maisons sérieuses. Mais ce n'est point de mes gages qu'il s'agit. Je m'en rapporte à la libéralité de Madame et de Monsieur.

LA DAME

Alors ?

## LE COCHER

La chose n'est point aisée à dire sans se départir du respect qu'un bon serviteur doit à ses maîtres. Pourtant voici. Ma spécialité est connue; naturellement je tiens à une renommée bien acquise! et quel dommage pour elle, si, après la voiture versée, le résultat qu'on en pouvait attendre n'était pas obtenu, si — je suis obligé de préciser — la beauté de la personne tombée ne faisait qu'une impression peu profonde sur le cœur de celui à qui l'accident fut destiné? Or, Madame me permettra de lui faire remarquer qu'elle porte un voile fort épais.

## LA DAME

Insolent! (*Elle se dévoile. Le bon cocher la considère longuement.*)

## LE BON COCHER

Je suis aux ordres de Madame. (*Elle sort, il la suit à la distance réglementaire.*)

LO

Nous avons peut-être eu tort, tu sais...

JO

De ne pas le prendre à notre service?

LO

Ah! Paris!

JO

Eh! bien, la fin de l'aventure?

ZO

En second soufflet. (*Rires des trois commères.*)

PARIS

Mais... comme tout est désert?

JO

Sans doute.

LO

Midi est passé.

PARIS

Déjà?

ZO

Pour toi, nous abrégeons les heures. Tu as vu le Bois dans l'horreur de ses nuits, dans la belle humeur de ses matins.....

*Peu à peu se montrent les promeneurs de l'après-midi.*

LO

Et, en attendant que tu le voies dans la douceur de ses crépuscules.....

ZO

Nous te l'allons montrer tout de suite dans l'éclat de ses après-midi.

PARIS

Oh ! quelle est cette admirable personne qui sort de son coupé ?

JO

Une des plus grandes dames de Paris !

ZO

Le modèle de toutes les vertus mondaines.

PARIS

Et, celle-ci, non moins exquise, qui descend de sa victoria, qui est-elle ?

ZO

Une dame du plus grand monde aussi !

JO

Elles se saluent...

LO

On dirait qu'elles vont se parler.

ZO

Tâche de surprendre leurs propos.

MADAME DE RUREMONDE

Mon Dieu, Madame, je vois bien tout ce qu'il y a d'incorrect dans la démarche où je me hasarde, ici, en plein air, devant tant de gens.

MADAME DE PORTALÈGRE

La Marquise de Ruremonde, je crois ? (*Madame de Ruremonde s'incline.*) D'une femme qui porte un tel nom, rien qui ne soit parfaitement séant n'est à craindre.

MADAME DE RUREMONDE

Et vous la Comtesse de Portalègre? (*Madame de Portalègre s'incline.*) Je ne m'étais pas trompée. Il est bien singulier que, nous connaissant de nom et étant du même monde, nous ne soyons pas encore devenues amies.

MADAME DE PORTALÈGRE

Nous le deviendrons.

MADAME DE RUREMONDE

Je l'espère.

MADAME DE PORTALÈGRE

Mais, en quoi puis-je vous être agréable?

MADAME DE RUREMONDE

Mon Dieu, il s'agit d'une chose, en somme toute simple, un peu pressée par exemple. Je voudrais obtenir de vous des renseignements.

MADAME DE PORTALÈGRE

Des renseignements? Ah! sur Clémentine, peut-être, la femme de chambre que j'ai renvoyée? Une fille très convenable et très adroite. Puis pas curieuse, ni bavarde. C'est dans un mouvement d'humeur que je l'ai mise à la porte. Certainement, vous ferez bien de la prendre. Je la regrette déjà.

MADAME DE RUREMONDE

Ce n'est pas de votre femme de chambre qu'il s'agit.

MADAME DE PORTALÈGRE

Et de qui s'agit-il?

MADAME DE RUREMONDE

De l'un de vos amis, de Monsieur de Marciac.

MADAME DE PORTALÈGRE

Monsieur de Marciac!

MADAME DE RUREMONDE

Sans doute. Vous êtes étonnée? pourquoi? Comment! Les gens les plus imprudents, avant d'introduire chez eux un valet de chambre, une cuisinière, un groom, exigent de sérieuses références, font des enquêtes, réclament des cer-

tificats, et lorsque nous sommes sur le point d'admettre un homme dans notre intimité, ce qui est toujours assez grave, en somme, nous ne jugerions pas à propos de prendre des renseignements auprès des personnes bien informées ?

MADAME DE PORTALÈGRE

Ah ! vous êtes sur le point ?...

MADAME DE RUREMONDE

Et vous êtes si bien informée ! Tenez, comprenons-nous vite et ne perdons point de temps. Je vous avoue que M. de Marciac ne me déplaît pas. Il n'est point trop beau, — la beauté, c'est si ridicule pour un homme, — il a de fines manières, parle avec distinction, s'habille fort élégamment. Enfin, il ne m'inspire aucune répugnance. Vous connaissez le moment où il suffit d'un rien pour que tout soit fait ? C'est à ce moment que j'en suis. Mais avant de m'engager d'une façon définitive, j'ai voulu vous voir. On dit, très bas, que M. de Marciac a été de vos... familiers, assez longtemps, et vous ne refuserez pas, j'imagine, de m'éclairer un peu sur son compte, de me donner même quelques conseils ?

MADAME DE PORTALÈGRE

Mon Dieu, si vous l'exigez absolument ! D'abord, vous savez qu'il est marié ?

MADAME DE RUREMONDE

Oui, oui, il me l'a dit. Une femme très simple, qui vit retirée, pas gênante. On peut passer là-dessus.

MADAME DE PORTALÈGRE

Pour moi, je n'ai jamais eu à me plaindre d'elle.

MADAME DE RUREMONDE

A la bonne heure.

MADAME DE PORTALÈGRE

La personne dont il faut se défier, c'est la petite Anatolie Meyer, des Bouffes.

MADAME DE RUREMONDE

Celle qui a dû se battre ce matin avec Mlle Mariette, des Variétés ?

MADAME DE PORTALÈGRE

Précisément !

MADAME DE RUREMONDE

A-t-on des nouvelles du duel ?

MADAME DE PORTALÈGRE

Une piqûre au sein, dit-on. M. de Marciac n'a jamais pu se délivrer complètement d'Anatoline. Il reste deux, trois, quatre mois, sans la voir ; puis, s'il la reconnaît, un soir de première, dans les chœurs d'une opérette, crac, le voilà repris. Il paraît que cette petite est extraordinaire.

MADAME DE RUREMONDE

En quoi ?

MADAME DE PORTALÈGRE

Il vous le dira, il a la manie de parler d'elle.

MADAME DE RUREMONDE

C'est fort impertinent !

MADAME DE PORTALÈGRE

Mais si amusant, vous verrez. D'ailleurs M. de Marciac a de quoi faire oublier cet inconvénient. C'est en vérité un parfait galant homme.

MADAME DE RUREMONDE

Discret ?

MADAME DE PORTALÈGRE

Comme il convient de l'être, ni trop, ni trop peu. Il compromet, mais n'affiche pas. Il y a une nuance.

MADAME DE RUREMONDE

Certes. Point querelleur ? point jaloux ?

MADAME DE PORTALÈGRE

Non, très accommodant, au contraire ; au courant des choses, admettant les flirtations, comprenant que les plus belles amours ne sont pas éternelles, et qu'une femme doit songer au lendemain.

MADAME DE RUREMONDE

C'est parfait.

MADAME DE PORTALÈGRE

En outre, riche, avec de belles relations. Parent d'un ministre. Il lui arrive d'avoir des indications très précieuses

sur les variations des valeurs. Ceci est à considérer. Nos maris, depuis les krachs, sont si avarés.

MADAME DE RUREMONDE

Hélas! — Mais il y a un point assez important dont vous ne me parlez pas. M. de Marciac est-il... tendre?

MADAME DE PORTALÈGRE

Comment l'entendez-vous?

MADAME DE RUREMONDE

Je ne vous cacherai pas, que sous mes apparences frivoles, je suis rêveuse, mélancolique même. J'ai toujours eu le désir de rencontrer une âme éprise d'idéal comme la mienne.

MADAME DE PORTALÈGRE

Aïe! l'amour de l'idéal n'est pas la qualité dominante de M. de Marciac. Mais en revanche...

MADAME DE RUREMONDE

Ah vraiment! En revanche?

MADAME DE PORTALÈGRE

Tout ce que l'on peut imaginer.

MADAME DE RUREMONDE

Il faudra donc que je me résigne. En somme, les renseignements ne sont pas mauvais, dans l'ensemble. Mais j'oubliais la chose principale. Combien de temps M. de Marciac est-il resté...

MADAME DE PORTALÈGRE

A mon service? Pendant trois ans, je pense.

MADAME DE RUREMONDE

Voilà qui me décide tout à fait, j'ai l'horreur du changement.

MADAME DE PORTALÈGRE

Quoi? vous tenez à le garder aussi longtemps?

MADAME DE RUREMONDE

Plus longtemps, si je peux.

MADAME DE PORTALÈGRE

Alors, il faut que je vous donne un dernier avertissement. Si vous voulez que M. de Marciac..... (*Madame de Portalègre parle bas à Madame de Ruremonde; celle-ci ne peut s'empêcher de sourire.*)

MADAME DE RUREMONDE

Il me reste à vous remercier, madame !

MADAME DE PORTALÈGRE

Eh ! de quoi, madame ?

MADAME DE RUREMONDE

Mais c'est à charge de revanche ?

JO

Que dis-tu de cela, Paris ?

PARIS

Que vos parisiennes n'ont rien inventé, et j'ai toujours été persuadé qu'avant de me suivre en Troade, Hélène avait demandé des renseignements à Vénus. Une chose pourtant est singulière : c'est le peu de souci que vos grandes dames semblent avoir de leurs maris. En est-il de même dans tous les rangs de la société ?

JO

Tu as entendu les mondaines... Ecoute les bourgeoises.

LO

Apprends en même temps ce que sont les grands désespoirs de la femme.

GABRIELLE

Caroline !

CAROLINE

Gabrielle !

GABRIELLE

Oui, ta bonne m'a dit que je te trouverais ici !... Oh ! ma chère, ma chère !

CAROLINE

Mon Dieu, qu'y a-t-il ?

GABRIELLE

Il y a... Attends que je m'assoie, je n'en peux plus... j'étouffe !... Il y a... aide-moi à dégraffer mon boa. Merci. Il y a... Tiens, tâte mes mains !.. J'ai une fièvre !

CAROLINE

C'est pourtant vrai... pauvre petite !... Mais, pour Dieu, que se passe-t-il ? Tu me fais une peur...

GABRIELLE

Il se passe que mon mari me trompe.

Pas possible !  
CAROLINE

GABRIELLE,  
*en sanglotant.*

Après neuf ans de ménage, en pleine lune de miel ! Tu crois que ce n'est pas abominable ?

CAROLINE,  
*absolument atterrée.*

Hé ben ! nous voilà bien loties, toutes les deux !

GABRIELLE,  
*avec espoir.*

Est-ce que, toi aussi ?...

CAROLINE

Non, moi, ce n'est pas cela, mais imagine-toi que j'ai tous les ennuis : belle-maman est à l'agonie et je suis sans bonne.

GABRIELLE  
*dont les yeux se sèchent immédiatement.*

Qu'est-ce que tu me dis là ? Tu as renvoyé Euphrasie ?

CAROLINE

Ne m'en parle pas, j'en suis malade. D'autant plus que c'était une perle, cette fille. Elle avait toutes les perfections, toutes !... Mais voleuse !...

GABRIELLE

Bah ! quand ce n'est pas ça, c'est autre chose. Ainsi, moi... Tu te rappelles Adèle, ma femme de chambre, une grande bringue qui avait une tête de brochet ?

CAROLINE

Oui, très bien.

GABRIELLE

Est-ce qu'un jour, je ne l'ai pas pincée en train de se mettre de la poudre de riz, oui, ma chère, avec ma houppette pour les bras ?

CAROLINE

Ah ! la sale bête ! je l'aurais tuée !

GABRIELLE

On n'a pas le droit, que veux-tu ? Qu'est-ce que je te disais donc ? Ah ! oui... (*Eclatant en sanglots.*) Voilà, ma chère, il me trompe.

CAROLINE

Tu es sûre ?

GABRIELLE

Si je suis sûre !

CAROLINE

Mon pauvre chat !

GABRIELLE

Ah ! oui, va, tu peux me plaindre ; je suis assez malheureuse !

CAROLINE

Conte-moi ça en détail.

GABRIELLE

Oh ! ce n'est pas bien compliqué. (*Elle se mouche, se tamponne les yeux.*) Tu sais que Fernand va à la Bourse tous les jours ? moi, je reste seule et je m'ennuie. Alors, qu'est-ce que je fais ?

CAROLINE

Tu retournes ses poches, je connais ça.

GABRIELLE

Parfaitement, et je fouille dans son secrétaire.

CAROLINE

Tu as la clef ?

GABRIELLE

Parce que j'en ai fait faire une.

CAROLINE

Ce que tu as bien fait !

GABRIELLE

Oh ! ce n'est pas par curiosité, au moins.

CAROLINE

Bien sûr, non, mais mieux vaut voir deux clefs qu'une. En cas qu'on perde la première...

GABRIELLE

..on a la seconde. — (*Sanglottante*) : seulement, ça en fait faire quelquefois des découvertes. A propos, je t'ai conté que l'autre jour, j'avais égaré la clef de chez nous ?

CAROLINE

Ta clef ! quand cela donc ?

GABRIELLE

La semaine dernière. Comment, je ne t'ai pas dit ça ? Ah ! ma chère : ça a été toute une histoire !.. (*Se tordant de rire.*) Je suis restée une heure et demie sur le palier, à attendre le retour de Fernand... Ah le gredin !.. Ah le monstre ! il me trompe ! — Où en étais-je ?

CAROLINE

Aux poches retournées.

GABRIELLE

C'est juste. Eh bien ! j'y ai trouvé une lettre, dans sa poche.

CAROLINE

Une lettre oubliée ? Que les hommes sont bêtes ! Ce n'est pas à nous que ces oublis-là arriveraient.

GABRIELLE

Oh ! non.

CAROLINE

De qui la lettre ?

GABRIELLE

De Rose Mouson.

CAROLINE

Cette fille de l'Eldorado ?

GABRIELLE

Oui. Celle qui chante :

J'ai z'une petite maison  
A Barbe, à Barbe,  
J'ai z'une petite maison  
A Barbizon.

CAROLINE

Ce n'est pas l'air.

GABRIELLE

Tu crois ?

CAROLINE

Oh ! non ! Tiens, c'est comme ça.

J'ai z'une petite maison  
 A Barbe, à Barbe,  
 J'ai z'une petite maison  
 A Barbizon.

GABRIELLE

*qui a battu la mesure.*

Tu as raison, je confondais avec « l'Almée des Bati  
 gnolles. » Recommence un petit peu, pour voir.

*(Caroline reprend le motif.)*

GABRIELLE

*D'une voix éciatante.*  
 J'ai z'une petite maison  
 A Barbe, à Barbe,  
 J'ai z'une petite maison  
 A Barbizon.

CAROLINE

Tu y es!

GABRIELLE

*faussement modeste.*

Oh ! ce ne doit pas être bien malin d'avoir du succès au  
 café-concert ?

CAROLINE

Parbleu!... Et pour m'en finir avec ton histoire ?

GABRIELLE

*qui suit sa nouvelle idée.*

Quelle histoire ?

CAROLINE

L'histoire de la lettre.

GABRIELLE

Quelle lettre ?

CAROLINE

La lettre de Rose Mouson.

GABRIELLE

La lettre de Rose Mouson?... Ah ! oui... Une lettre igno-  
 ble, ma chère, pleine de saletés et d'horreurs ! une vérita-  
 table dégoûtation !

CAROLINE

Tu l'as sur toi, ma chère ?

GABRIELLE

Non...

CAROLINE

Tant pis !

GABRIELLE

Ah ! les lâches ! Ah ! les misérables ! les infâmes ! Voilà pourtant à qui nous sacrifions tout : notre jeunesse, nos illusions, nos pudeurs ! (*Elle sanglote*). Jamais, entends-tu bien, je ne pardonnerai ça à Fernand ! Mon Dieu, que je souffre ! Pour sûr, j'aurais une attaque de nerfs, s'il n'y avait pas tant de monde.

CAROLINE

Calme toi, voyons ; calme-toi, et rentrons. (*Elles se lèvent, traversent le théâtre.*)

GABRIELLE

Prête-moi un mouchoir.

CAROLINE

Puisque tu es dans la peine...

GABRIELLE

Ah ! ah !...

CAROLINE

Tu dîneras chez moi... justement j'ai fait un chou farci.

GABRIELLE

*vivement intéressée*

Oui ?

CAROLINE

Avec le restant du gigot d'hier... et rien que de la ciboulette hachée menu, menu, menu.

GABRIELLE

Est-ce que tu es folle, ma chère ? il faut mettre un cordon de petites saucisses.

*A ce moment un grand tumulte tout proche : on entend des cris : « Venez ! Venez ! Au secours ! Pauvre femme ! » Les promeneurs courent vers le côté d'où partent les cris.*

PARIS

Dicux immortels ! Voyez !... une voiture versée !... Et cette jeune femme sur l'herbe !... Ah ! qu'elle est jolie ?  
( *Il se précipite.* )

JO

Une voiture ?

LO

Versée ? Est-ce que ?

ZO

Quoi ? Quoi donc ? (*Rentre Paris ; il soutient la Dame presque évanouie.* )

PARIS

Venez, venez de grâce ! Vous ne pouvez pas remonter dans votre voiture à demi brisée.

LA DAME

Oh ! monsieur, que vous êtes bon !

LE BON COCHER

Ah ! quel accident ! quel désastre ! (*bas.* ) Madame a bien versé ?

LA DAME

Jusqu'à la jarrettière.

PARIS

*Emmenant la dame.*

Courage, courage, nous trouverons un fiacre. (*Tout le monde sort, hors Jo, Lo et Zo.* )

JO

Je crois que Paris...

LO

Est en train...

ZO

De faire une sottise.

JO

Du moins, pour qu'il soit moins ridicule en cette aventure, qu'il devienne tout à fait pareil, d'esprit et de façons, à un vrai parisien.

LO, ZO  
(Solennelles.)

Soit !

LO

Mais il faudrait mieux l'avertir,

JO

Et le ramener dans le bois...

ZO

Où le soir va tomber !

*Scène vide. Musique. L'ombre vient peu à peu. Après un grand silence des choses et une absence d'êtres, on voit passer deux par deux, trois par trois, les bourgeois des quartiers voisins, porteurs de pliants, qui rentrent chez eux, craignant le serein. Des amoureux passent, se perdent sous les branches ; on voit tout au loin, infiniment petits, de rares passages de fiacres aux lanternes allumées ; on entend à peine perceptible un orchestre de tziganes. Puis la nuit se fait. La retraite au lointain. Les gazes bleues commencent à monter et à descendre. On voit se hâter des bourgeois encore. Des bonnes s'enfoncent dans le bois avec des militaires. Plus rien, plus rien, et la scène est toute noire d'ombre. Alors on revoit les rôdeurs de la nuit précédente.*

UN RÔDEUR

Nous sommes chez-nous à c't'heure.

DEUXIÈME RÔDEUR

T'as de quoi briffer ?

PREMIER RÔDEUR

La peau, oui.

DEUXIÈME RÔDEUR

T'es meule ?

PREMIER RÔDEUR

En plein.

DEUXIÈME RÔDEUR

Oh ! la ! la !

HONORÉ

*à la fille qu'on ne voit pas encore.*

Radine, toi! (*entre la fille*) et au turbin (*la fille sort.*  
*En embuscade derrière un arbre*) : Au premier qui  
passe, à présent !

*La lune traverse les arbres, éclaire les lointaines  
pelouses. Les hamadryades se mettent à danser,  
à jouer et à se poursuivre nonchalamment. Un  
rossignol chante. Le ballet s'achève dans la nuit, d'a-  
bord lunaire, puis de plus en plus sombre.*

*Fin du deuxième acte.*

## ACTE TROISIEME

La musique du ballet-pantomime est de  
M. ALFRED RABUTEAU

Une chambre d'hôtel, élégante; au fond, un lit discret.

LA DAME

Enfin!.. chez moi... (*Elle s'assied.*) Que de mal je vous ai donné!

PARIS

Comment êtes-vous, Madame?

LA DAME

Bien.

PARIS

*regardant autour de lui.*

Chez vous?

LA DAME

Pas tout à fait. A l'hôtel, où nous avons l'habitude de descendre, mon mari et moi, lorsque ses affaires l'appellent à Paris.

PARIS

Vous êtes mariée?

LA DAME

Oui.

PARIS

Il ne me reste donc plus qu'à prendre congé de vous?

LA DAME

Voulez-vous avoir la complaisance de sonner, pour avoir du thé? J'ai les nerfs dans un état!..

PARIS

En effet, vous avez les mains glacées (*Il lui baise les mains.*)

(*Paraît un maître d'hôtel.*)

PARIS

Du thé. (*Pâris veut, après la sortie du maître d'hôtel, reprendre la main de la Dame ; mais celle-ci la retire vivement. Pâris ne sait ce qu'il fera, ni chez qui il est. Pourtant, sur un regard de la dame, il se décide à enlever ses gants. Rentre le maître d'hôtel qui dépose un plateau à thé sur un guéridon.*) Voulez-vous me permettre ?..

LA DAME

Je suis confuse. (*Pâris a versé le thé. La Dame prend la tasse, l'approche de ses lèvres, boit en le regardant. Il est maintenant si près d'elle que presque il a ses lèvres à l'autre bord de la tasse. Secousse nerveuse chez la dame. Elle pose maladroitement sa tasse qui se renverse. Pâris brusquement tombe à genoux.*)

PARIS

Je vous adore !

LA DAME

Monsieur !... D'ailleurs, je n'en crois rien.

PARIS

Bien entendu. Les femmes ont passé leur vie à la gâcher en n'ajoutant foi qu'au mensonge.

LA DAME

*triste*

Non... Vous me désirez.

PARIS

Madame, l'amour est fait du désir d'avoir ou de la gratitude d'avoir eu.

LA DAME

Le vôtre, du moins, n'est point né de la reconnaissance.

PARIS

En êtes-vous bien sûre ? Vous autres Parisiennes, vous avez cet art, bien à vous, de vous livrer sans qu'il y semble.

de vous subdiviser à l'infini et de demeurer entières, pourtant, dans tout ce qui vous a effleurées. En sorte que, vous avoir approchées, c'est vous avoir possédées presque, que c'est — oh ! à un rien près — avoir baisé votre baiser qu'avoir souri à vos sourires, et que, vraiment, vous ne tenez guère plus dans l'éperdu de votre abandon que dans la caresse troublante de vos fourrures, dans le parfum inefablement doux de vos gants et de vos voilettes... Je vous ai eue et je vous en aime, je vous le jure ! (*Il l'enlace, elle fond en larmes. Abasourdi :*) Hein ! quoi ! Qu'est-ce qu'il y a ? Vous pleurez ? (*Il s'est redressé, dans sa surprise, s'élançe, sincèrement attendri, puis réfléchit, sourit avec un haussement d'épaules, jette son pardessus au dossier d'un fauteuil. Deux secondes, pas plus, déjà il est tombé à genoux, les mains aux hanches de la dame.*) Voyons, qu'avez-vous ? Parlez-moi. Je vous ai fait de la peine ?

LA DAME  
*qui sanglote*

Vous savez bien que non.

PARIS

Alors quoi ?

LA DAME

Ne m'interrogez pas... je ne puis vous répondre... Ce n'est rien, je vous jure que ce n'est rien... J'ai les nerfs malades... voilà tout.

PARIS

Ah ! les bébés ! les bébés ! qui pleurent comme ils rient, sans savoir.

LA DAME, *avec emportement.*

Sans savoir ! ! ! (*Elle s'est dressée.*) Ah ! Je ne le sais pas. pourquoi je pleure ! Je ne le sais pas ce qu'est la vie ! ce qu'est la mienne surtout.

PARIS

Calmez-vous, voyons, calmez-vous !

LA DAME

Si vous pouviez imaginer, deviner, supposer, concevoir, le vide lugubre de mon cœur, vous resteriez épouvanté !

PARIS

Je n'en doute pas.

LA DAME

Toute seule dans la vie, mon Dieu ! Sans un espoir...

PARIS

Mais si, mais si !

LA DAME

...sans une affection...

PARIS

Et la mienne ?

LA DAME

*se laissant tomber sur les genoux de Paris*

Eh ! je suis mariée, je vous l'ai dit.

PARIS

Ça ne fait rien.

*(Redoublement de sanglots chez la dame. Peu à peu elle elle s'est abandonnée aux bras qui l'étreignent, et penchée sur l'épaule de Paris, elle secoue énergiquement la tête, voulant dire que « si, que ça fait quelque chose tout de même ». Ses paroles n'arrivent plus que par lambeaux.)*

LA DAME

La vie... est bête... et... cruelle...

PARIS

Abominablement, c'est vrai. Mais ne pleurez pas comme ça; vous me fendez le cœur. Mal mariée, hein? (*Mimique énergique de la dame*). Un mari qui ne vous comprend pas? — Pauvre petit cœur méconnu! — Pour qui vous n'êtes rien... pour qui vous n'avez jamais rien été? (*Même jeu de la dame.*) Enfin, il faut se faire une raison. Chacun a ses petites misères. (*Très doux.*) Et puis, consolez-vous, puisque je vous aime. (*Il cherche à lui baiser les yeux mais la Dame est coiffée d'un vaste Gainsboroughs de feutre, et aux bords fâcheusement avancés du chapeau, Paris, plusieurs fois se heurte d'un œil, puis de l'autre, selon qu'il avance un côté ou l'autre du visage. A la fin, agacé:*) De grâce enlevez votre chapeau !... Il m'empêche de... sécher vos larmes.

LA DAME

*les yeux levés vers Paris.*

Vous êtes bon, vous.

PARIS

Je ne suis pas méchant.

LA DAME

Il faut donc faire vos volontés?

PARIS

Oui.

LA DAME

Toutes?

PARIS

Toutes.

*(Leurs lèvres se joignent.)*

LA DAME

Restez-là !...

*Longue scène muette : Mimique du monsieur en bonne fortune qui n'est pas mécontent de lui. Petits rires contenus, longs regards jetés à la porte par où la dame a disparu hochements de tête approbatifs, etc., le temps passe, Paris, peu à peu s'étonne, il tire sa montre, la consulte, la remonte, à la fin.*

PARIS

Si j'allais l'aider à ôter son... chapeau.

*Il se dirige vers l'appartement de la dame, mais juste comme il va pénétrer, il se retourne, un homme est là, un monsieur d'une élégance infinie, qui le regarde en souriant.*

PARIS

*Stupéfait*

Un homme ! Qu'est-ce que vous venez faire ici ?..

LE MONSIEUR

La question est au moins bizarre, à moi faite, par un étranger que je trouve dans mon appartement.

PARIS

Dans votre appartement?

LE MONSIEUR

Sans doute.

PARIS

Je suis ici chez vous ?

LE MONSIEUR

Mais oui.

PARIS, *à part.*

Le mari !

LE MONSIEUR

Le mari. J'ajouterai que je suis fort jaloux, d'une jalousie chatouilleuse, qui prend mal certaines plaisanteries.

PARIS

Pauvre femme !

LE MONSIEUR

Pourtant, rassurez-vous, c'est un galant homme qui vous parle.

PARIS

Croyez!..

LE MONSIEUR

Un galant homme, vous dis-je ! Vous vous disposez à prendre une tasse de thé ? Vous ne refuserez pas de la prendre en ma compagnie !

PARIS

Je serais très flatté, au contraire... (*à part*) En effet, il est très bien, ce monsieur.

LE MONSIEUR

Tout en me contant...

PARIS

Mais pourvu qu'elle ne revienne pas !

LE MONSIEUR

... à quel hasard inexplicable je dois l'honneur de votre visite.

PARIS

Ma foi, Monsieur, je serai franc ! J'étais au bois de Boulogne, à voir passer le monde, quand tout à coup, (*le*

*Monsieur lui verse du thé*), merci, Monsieur... des cris de femme attirèrent mon attention...

LE MONSIEUR

Pardon! on a des façons étranges dans cet hôtel. Les appartements y sont peu coûteux, et la nourriture y est vraiment pour rien. En revanche le sucre y est d'une cherté tout à fait anormale. Un louis le morceau. (*Étonnement de Paris*) Un louis, oui. Vous m'excuserez donc si je vous sucre avec quelque parcimonie! (*Il lui met cinq morceaux de sucre.*) Continuez; votre petit fait divers est du plus puissant intérêt.

PARIS

*après un commencement d'inquiétude ahurie.*

J'accourus aussitôt, et ce que je vis!... Par terre, oui Monsieur, par terre, près d'un coupé versé, gisait, éperdu et hurlant, un inexprimable fouillis de lingeries fanfreluchées et de mousselines diaphanes! Et, de ces blancheurs délicates, teintées à peine par ci par là, jaillissaient en se débattant comme de petites possédées deux fines jambes noires, les plus fines et les plus adorables du monde. Ah! Monsieur! Monsieur! Le bas noir et la cigarette, voilà bien les deux seules choses vraiment neuves qu'ait imaginées l'homme depuis l'antiquité.

LE MONSIEUR

Du rhum?...

PARIS

S'il vous plaît... Je m'empressai de relever cette dame, et...

LE MONSIEUR

Le Rhum aussi est extraordinairement cher dans cet hôtel! On me compte celui-ci vingt-cinq louis la bouteille. (*Stupéfaction de Paris.*) Vingt-cinq louis, oui. Vous plaît, il que je vous serve avec quelque modération? (*Il lui verse les deux tiers de la bouteille. La tasse de Paris déborde, puis la soucoupe.*) Bref?

PARIS, dont l'attitude révèle l'ahurissement parfait.

Bref, ayant relevé cette dame et constaté avec satisfac-

tion qu'elle en avait été quitte pour la peur, je fis ce qu'eût fait tout galant homme : je lui offris mon bras qu'elle daigna accepter, et je l'accompagnai jusqu'en cet appartement...

LE MONSIEUR

... Qui est le mien.

PARIS

Il paraît. Et ma surprise...

LE MONSIEUR

... Est, en vérité, un peu excessive ! car enfin, ces petites aventures sont fréquentes dans le courant de la vie fiévreuse qui nous emporte, et vous êtes le quatrième à qui pareille chose arrive depuis le commencement de la semaine. La voiture d'Irma, je l'ai remarqué, verse presque tous les jours.

PARIS

Irma ?

LE MONSIEUR

La dame aux petites jambes noires et aux lingeries fanfreluchées — ma femme.

*(Les deux hommes se regardent. Long silence.)*

LE MONSIEUR

*très aimable.*

Voulez-vous une cigarette ?

PARIS

Ah non !... *(Il se lève.)* — Ah ! je comprends enfin. Je suis dans un coupe-gorge. C'est le chantage au flagrant délit.

LE MONSIEUR

Que de vilains mots ! Chantage, coupe-gorge ! Est-ce que j'ai l'air d'un assassin ? Je suis un homme du meilleur monde, au contraire ; d'une urbanité irréprochable et d'une absolue courtoisie ; la preuve, c'est que je ne relèverai pas vos impertinences. Ah ! que voilà donc bien l'injustice des hommes et la jeunesse d'aujourd'hui ! Vous auriez pu tomber entre les mains d'un mari vulgaire ou brutal, qui, vous trouvant près de sa femme,

tout près... eut pu faire avertir le commissaire de police — selon son droit ! — ou qui, avec l'aide de quelque valet, vous eût roué de coups, jeté à la rue, nu comme un petit Saint-Jean. Au lieu de cela, vous avez affaire à un gentleman délicat, qui s'en remet, presque à votre discrétion, qui n'a point trop sucré votre tasse de thé, qui ne vous a pas versé toute la bouteille de rhum, et vous vous plaignez ! Ah ! vous êtes un ingrat !

PARIS

Il suffit. (*Jetant un billet de banque sur la table.*)  
Voilà votre argent. Vous êtes le dernier des drôles.

LE MONSIEUR

*le doigt en l'air.*

Une parole de trop.

PARIS

*menaçant.*

Vous dites ?

LE MONSIEUR

Je dis que, depuis un quart d'heure, je pardonne à votre jeunesse l'incorrection de votre attitude, dans une maison où vous vous présentez pour la première fois. Mais enfin le moment est venu où ma dignité est en jeu.

*(Geste abasourdi de Paris.)*

LE MONSIEUR

*très sec.*

Voici votre chapeau. (*Il le lui tend.*) Vos gants. (*Il les lui présente.*) J'ai l'honneur de vous saluer.

*(Il a sonné. Apparaît le maître d'hôtel.)*

LE MONSIEUR

Reconduisez monsieur. (*Un temps.*) Je n'y serai jamais pour lui.

*(Sortie de Paris.)*

Le monsieur, resté seul, revient au guéridon, ramasse les billets, les met dans le tiroir d'un petit secrétaire. La Dame entre, elle est vêtue d'un peignoir exquis.

LE MONSIEUR

Oui, oui, tu peux entrer ! Ah ! ma chère ; compliments !...  
(Il l'embrasse.) Charmante !

*Ils s'assoient, lui à droite, elle à gauche  
de la cheminée.)*

LE MONSIEUR

Et qu'as-tu fait, ce matin, avant d'aller au Bois ?

LA DAME

Je suis passée au Louvre, c'était jour de coupons.

LE MONSIEUR

Et après ?

LA DAME

J'ai rendu visite aux Lecocq.

LE MONSIEUR

Ah !

LA DAME

Ils m'ont dit bien des choses pour toi. Leur petit garçon  
ne va pas bien.

LE MONSIEUR

*dépliant « le Temps ».*

Qu'est-ce qu'il a ?

LA DAME

On ne sait pas au juste... il toussote...

LE MONSIEUR

Dette Egyptienne... 229... attendre..

LA DAME

pas d'appétit, mauvais sommeil.

LE MONSIEUR

La croissance... C'est vrai que tu es ravissante aujourd'hui...

LE DÉCOR CHANGE.

Façade d'hôtel meublé. A droite, le vitrail en culs de bouteilles d'une brasserie. Paris entre brusquement.

PARIS

Cn n'est pas plus dupe !

JO, LO, ZO, *qui guettaient Paris, éclatent de rire.*

PARIS

J'enrage !

LO

Ça t'apprendra à faire le grand garçon,

JO

Et à vouloir te passer de nous.

PARIS

J'en ai assez de vos Parisiennes ! Même jolies, — ah ! j'avoue qu'elles le sont — elles ne valent pas les nymphes dont se peuplaient les bois sacrés et les déesses qui ornaient les temples. Et, tenez (on n'est pas gendre du roi des dieux sans être quelque peu sorcier) voulez-vous confronter, à vos contemporaines, les miennes ?

JO, LO, ZO

Volontiers,

PARIS

Regardez donc.

JO, LO, ZO

Regarde.

*Pendant qu'aux quatre coins de la salle surgiront, l'une après l'autre, quatre apparitions merveilleuses, apparaîtront aux trois fenêtres de l'Hôtel, Colette Hoguet, Lila Biscuit, Rose Mousson, parisiennes.*

PARIS

Psyché, vague chair faite d'âme,  
Si blanche par le bleu chemin  
Passe, une lampe dans la main,  
Dont son rêve est la pure flamme !

JO

Lila Biscuit ! la lampe aux milles pamoisons  
Met de l'or tendre en les frissons de ses frisons !

PARIS

Pandore ouvrant la boîte insigne  
D'où le mal de vivre est venu  
Dans le geste de son bras nu  
A la grâce d'un cou de cygne !

ZO

Collette Hoguet ! Son rire éparpille dans l'air  
Les roses papillons posés au miroir clair !

PARIS

Rose d'aurore en l'air nocturne,  
Melpéa, d'un bras nonchalant,  
Au rocher d'où coule un pleur lent  
Emplit goutte à goutte son urne !

JO

Rose Mousson ! Son sein sort du corset, le soir,  
Comme le blanc pistil d'un lys qui serait noir !

PARIS

Artémis en l'affreux cortège  
Des chiens hurlant aux cris ducor,  
Farouche, porte un cœur encor  
Plus glacé que son sein de neige !

*Puis, s'évanouissent les visions sacrées et les apparitions parisiennes.*

JO

Soit ! admirables ! mais un peu trop... déesses !

PARIS

Exquises, soit ! Mais beaucoup trop... femmes !  
(Sortent de la brasserie un palikare, un écossais avec un hongrois.)

L'ÉCOSSAIS.

Gamel ! Gamel !

LE PALIKARE

Saucissot ! Saucissot !

LE HONGROIS

Moi, je suis perplexe.

L'ÉCOSSAIS *et* LE PALIKARE

Perplexe!

LE PALIKARE

Saucissot est plus synthétique.

L'ÉCOSSAIS

Oui, mais que plus âpre, Gamel!

LE PALIKARE

Est-ce que tu y connais un mot?

L'ÉCOSSAIS

Ah! mais, dis donc!

PARIS

De grâce! une querelle.

L'ÉCOSSAIS

C'est cette brute!

LE PALIKARE

C'est cet imbécile!

LE HONGROIS

Ne faites pas attention, ce sont deux idiots!

PARIS

Oui? Ces jeunes gens m'intriguent. (A Jo:) Qui sont ces messieurs?

JO

Une nouvelle école de poésie française.

PARIS

Française?

JO

Appelés tour à tour décadents, symbolistes, instrumentistes, évolutionnistes, les uns ont beaucoup de talent...

LO

Et les autres n'en ont pas du tout.

JO

Ces derniers ne se bornent pas à bouleverser le langage et l'écriture de l'époque actuelle; ils s'en prennent au passé même, substituent aux gloires consacrées, des illus-

trations — inconnues ! Ils ont fait quelque peu parler d'eux, ces temps derniers.

LE PALIKARE

C'est bien sans l'avoir voulu !

LO

Dieu ! ces messieurs sont la modestie même !

PARIS

Vous avez, à ce que j'apprends, renouvelé complètement la langue française ?

LE PALIKARE

Nous l'avons retournée comme un gant. Ainsi, étant donnée une phrase quelconque, de Michelet...

LE HONGROIS

De Goncourt...

L'ÉCOSSAIS

De Victor Hugo...

LE PALIKARE

Oui, enfin du premier venu ; nous en retirons successivement : le verbe !

L'ÉCOSSAIS

Le sujet !

LE HONGROIS

Le complément !

LO

Le rythme !

JJ

La couleur !

ZO

Et le sens.

PARIS

Après quoi, elle est tout de suite simplifiée.

LE PALIKARE

Et combien plus neuve !

PARIS

Une seule chose me surprend : l'hétéroclite dans le costume importe-t-il au salut de la poésie ? N'y a-t-il point là,

Messieurs, quelque ostentation puérole, indigne des esprits distingués?...

LE PALIKARE

Quelle ostentation? Etrangers, nous portons le costume de nos nationalités respectives, voilà tout.

PARIS

Quoi! vous, les rénovateurs de la littérature française, vous êtes?...

LE HONGROIS

Moi, hongrois, de Buda-Pesth.

L'ÉCOSSAIS

Moi, écossais, d'Inverness.

LE PALIKARE

Moi, je suis l'élu des nymphes de la Seine, mais la noble Athènes m'a nourri.

PARIS

Permettez-moi de vous serrer la main. — Mais quand je vous ai interrompus, vous étiez, je pense, en train d'une discussion?

LE PALIKARE

A propos d'un grand ouvrage que nous composons en société.

PARIS

Un ouvrage... appelé?

LE PALIKARE

A un retentissement extraordinaire.

PARIS

J'entends! mais le titre?

LE PALIKARE

Histoire critique et raisonnée de la littérature en France.

PARIS

Peste!

LE PALIKARE

Combien de sublimes poètes ont illustré cette nation!

PARIS

Certes!

LE PALIKARE

Combien de nobles génies! Combien de noms illustres!

PARIS

Je sais! Je sais! dans le pays — extra-terrestre — d'où je viens et où je converse parfois avec les poètes, on célèbre les gloires littéraires de la France. Ainsi, Montaigne...

LE PALIKARE

C'est sérieusement que vous dites cela?

PARIS

Rabelais...

L'ÉCOSSAIS

Oh! là, là.

PARIS

Ronsard...

LE HONGROIS

Non, c'est à se tordre!

LE PALIKARE

Qu'on les mette sur des fontaines, ces bonhommes-là, et qu'on n'en parle plus!

L'ÉCOSSAIS

Les vrais grands hommes...

PARIS

C'est...

LE PALIKARE

Pies! Brochard! Michaud!

PARIS

Hein?

L'ÉCOSSAIS

Gamel!

LE PALIKARE

Saucissot!

PARIS

Comment?

LE HONGROIS

Paturon.

PARIS

Vous dites?

LE PALIKARE

Tricot! Lécuyer!... Boullard!... de qui le nom suffit à illuminer le xv<sup>e</sup> siècle! Musarain qui emplît le xv<sup>e</sup> du rayonnement de son œuvre! Celui, enfin, dont plane l'éblouissement sur cette traînée lumineuse qui s'appelle le grand siècle, soleil en un firmament constellé...

PARIS

Oui... oui... Corneille! (*Gestes impatientés des jeunes hommes.*) Molière! (*Mêmes gestes.*) Lafontaine! (*Mêmes gestes.*)

LE PALIKARE, *solemnel et attendri.*

Marmouillat!!! Chapeau bas, Messieurs, chapeau bas devant Marmouillat! (*Les trois jeunes hommes se découvrent solennellement.*) Saluons, tout petits, ce grand homme!

PARIS

Ceci est pour les Anciens. Oserais-je pousser l'indiscrétion jusqu'à solliciter de vos lumières, touchant les plus grands génies contemporains, quelques... Comment dirais-je?...

ZO

Tuyaux!

PARIS

Oui, quelques tuyaux. (*Mimique embarrassée des trois jeunes hommes qui ébauchent d'étranges sourires, se retirent derrière les humbles gestes de messieurs que des raisons personnelles obligent à ne pas s'expliquer.*)

LO

Tu manques de tact, Pâris. (*Mimique redoublée et approbative.*)

ZO

Ne vois-tu pas que tu mets au supplice la modestie de ces Messieurs! (*Nouvelle mimique exprimant combien cela est clair.*)

JO

Barbare! qui voudrais forcer la violette à sortir de son ombre.

*Pendant que les étrangers avec une modestie vraiment désolée s'écartent, les jeunes femmes éclatent de rire.*

ZO

Eh bien, Paris,

LO

Tu ne ris pas

ZO

Avec nous?

PARIS

Riez, petites filles, point trop haut cependant. Qu'importent les juvéniles extravagances? Personne ne sait le secret de demain. Il y avait au palais du roi, mon père, un vieil homme, qui passait pour très sage et qui avait coutume de dire : « Ne raille pas le bégaiement de l'enfant, car c'est lui qui sera la parole de l'homme. »

LO

En attendant, les nouveaux venus pourraient être moins arrogants, et simples, comme l'étaient leurs aînés, qui les valaient bien! Ecoute. Il fut un poète, pas un très grand poète, mais un très doux chanteur; il se contentait, lui, d'être bon, sincère, et tendre. Il allait par les chemins, presque mendiant, c'était un comédien et un bohème, comme l'errant Thespis. Et il est mort, ce poète, pauvre et doux, comme il avait vécu.

PARIS

Son nom?

LO

Albert Glatigny. Mais dans la petite ville où il est né, on s'est souvenu de lui, et on a mis son buste dans le creux

d'un mur où montent des fleurs et où chantent des oiseaux.  
Veux-tu venir à Lillebonne, patrie d'Albert Glatigny ?

PARIS

Certes !

JO, LO, ZO

A Lillebonne !

LE DÉCOR CHANGE.

Une place de petite ville. Au fond une façade rose où grimpent des fleurs. A droite, une auberge de village à l'enseigne « Hôtel du Commerce. » A droite et à gauche, les coulisses sont faites de maisons. Ça et là, autour du buste d'Albert Glatigny, rôde la foule des paysans en blouse neuve, des paysannes endimanchées. Celles-ci portent le grand bonnet à oreilles de la campagne normande; les hommes ont des blouses solidifiées par l'empois, ou de longs balandras. On distingue les autorités : le maire, les adjoints, le capitaine de gendarmerie, etc. PARIS, JO, LO et ZO, sont à une fenêtre de l'auberge.

PARIS

La petite ville est jolie ! et voilà sans doute de fort braves gens. Mais n'eût-il point fallu, pour cette fête de regrets et de poésie, un autre public que celui de ces campagnards, un peu ahuris d'y assister ?

JO

Aussi bien tous les gens réunis ici...

LO

Ne sont-ils que des réalités sans importance !

ZO

Et tu vas voir, dans le pays de son rêve,

LO

Les frères et les vrais camarades du comédien-poète !

Dès cette parole la scène s'obscurcit brusquement, puis se rééclaire en même temps que la musique commence. Le capitaine de gendarmerie, le maire, les adjoints et les paysans sont devenus des comédiens : le beau Léandre, le Matamore, Mascarille le Pédant; les campagnardes sont devenues : Isabelle, Zerbine, la Duègne, Séraphine; à ces quatre hommes et à ces quatre femmes se joignent divers personnages de la comédie, tels que : Cœlio, Trivelin, les pirates, les égyptiennes, etc... A peine transformés, — en même temps que

la place de la petite ville moderne se mue en un carrefour du bois, — les hommes lèvent les branches de laurier, et les femmes jettent des fleurs sur le buste; et se prennent la main, et changent de main dans une sorte de farandole lente et solennelle. Les hommes font des signes d'amitié et les femmes envoient des baisers à l'image du poète. Puis s'avance le Poète de la troupe, qui dit :

O vagabond, frère des Dieux,  
 Qui pour l'amour de la chimère  
 Grimpas vingt ans la côte amère,  
 Les pieds saignants, l'œil radieux ;  
 Toi qui sous les ténébreux voiles  
 D'où l'astre épanche ses rayons  
 Aimais les trous de tes haillons  
 Ouverts aux baisers des étoiles!

Toi qui rêvas, toi qui chantas  
 En l'étroite nuit, les dorées  
 Emplitudes des empyrées  
 Et l'Olympe, en des galetas;

Pour la Muse, surnaturelle  
 Extase de nos cœurs épris,  
 Certes, pauvre âme, tu souffris  
 Mais que tu fus heureux par elle!

Poète errant et bateleur  
 A qui l'hôte ferme la porte  
 Tu dormais en plein champ? qu'importe  
 Lorsque la luzerne est en fleur!

Tu buvais l'eau des sources vives,  
 Tu t'attablais aux noisetiers;  
 Maigre festin! mais vous étiez,  
 La fauvette et toi, les convives.

Si, rouge et rousse, te bouda  
 La marmitone de l'auberge,  
 Tu voyais en leur neige vierge  
 Les trois déesses de l'Ida.

Et tu sus mépriser l'insulte  
 Dont les sots, au temps où tu vins,

Bafouaient les songes divins  
 Qu'adorait ton fidèle culte.

Ni la honte ou l'angoisse ni  
 La faim n'usaient ton âme sûre ;  
 Plus fort après chaque blessure  
 Et plus fier d'être plus honni,

Toujours prêt au malheur sans trêve,  
 Tu n'as pas un seul jour pleuré ;  
 Et tu riais en l'heur sacré  
 D'être le martyr de ton rêve !

Maintenant au lointain vermeil  
 De la sidérale nature  
 T'emporte encore l'aventure,  
 Mais c'est de soleil en soleil.

En toi ! pur esprit, presque un ange,  
 L'ancien vagabond est resté,  
 Mais c'est sur le chemin lacté,  
 Qu'il cherche l'auberge ou la grange

Redoutant que d'un horion  
 L'hôte maussade ne te vexe,  
 « Dormirai-je, dis-tu, perplexe,  
 Dans Persée... ou dans Orion ? »

Pour vivre, il faut que tu te mettes,  
 Près d'une rampe d'astres d'or,  
 A charmer par des vers encor  
 Ce public fuyard, les comètes.

Sur la voie aux splendeurs de lys,  
 Dans le Chariot dont les roues  
 Sont d'aurore et d'éclair, tu joues  
 Tes drames, obstiné Thespis !

Et fou de ton ancien délire  
 Tu vas, plus hardi qu'Ixion,  
 Vers cette constellation  
 Formidable et belle, la lyre.

Tu l'attendras, âme, en plein ciel !  
 Et si, les soirs, de la nuée  
 Tombe une plainte atténuée  
 Ou quelque chant torrentiel,

C'est qu'enfin derrière les toiles  
 D'ombre d'or et d'azur voilé,  
 Tes doigts, poète, auront frôlé  
 L'énorme luth à dix étoiles !

*Après les vers :*

PANTOMIME

Zerline déclare qu'elle meurt de faim. Il y a tout un jour que la troupe errante n'a mangé.

La Duègne représente qu'elle meurt de soif.

Séraphine et Isabelle, se traînant à peine, expriment qu'elles ont dormi à la belle étoile et qu'elles ont grand sommeil.

Les quatre hommes essayent de protester.

Mascarille dit à Zerbine qu'une personne comme elle doit se nourrir de l'air du printemps et du parfum des fleurs.

Le Matamore fait observer à la Duègne, qu'avec le nez rouge qu'elle a, elle semble ne pas se priver de boisson.

Le beau Léandre rappelle à Isabelle et à Séraphine, qu'elles n'ont pas eu à se plaindre de la belle étoile, puisqu'il leur a fait l'amour dans le fossé.

Mais les comédiennes ont faim et soif, furieusement.

Alors le pédant s'avise de l'auberge « Au Radis Couronné », qui occupe le premier plan à gauche et qui n'est autre que l'« Hôtel du Commerce, » transformé en même temps que les personnages.

Voici que l'un après l'autre, puis deux par deux, puis tous ensemble, les comédiens et les comédiennes frappent en mesure à la porte et aux volets de l'auberge. Apparaissent l'énorme aubergiste dans le cadre de la porte et trois marmitons à chacune des fenêtres. Dialogue entre l'aubergiste et les comédiens. Ceux-ci miment la détresse où ils sont et l'hôtelier demande de l'argent. Comme

ils n'en n'ont pas, il refuse de les recevoir. Alors, les vâgabonds menaçant d'emporter d'assaut la maison, il fait signe aux marmitons qui se précipitent en scène, armés de broches, de lardoirs, de couteaux à découper les viandes. Combat dansé.

Le Matamore s'interpose ; il affirme à ses compagnons, qu'il suffira à mettre à la raison l'armée des gens de cuisine. Il s'offre au combat, seul, en dégainant une énorme épée. Mais d'entre les rangs des marmitons, sort un tout petit cuisinier qui accepte le combat, une petite broche à la main. Du premier coup, il désarme le matamore qui s'enfuit épouvanté et les comédiens en déroute font deux fois le tour de la scène ; poursuivis par leurs ennemis vainqueurs qui, enfin, rentrent triomphalement dans l'auberge tout de suite refermée.

Désolation des comédiens ! ne pas manger ! ne pas boire ! coucher sur la dure ! les caresses du beau Léandre, ne consolent jamais Isabelle et Séraphine. Mais, en ce moment dans le soir qui est venu peu à peu, le buste du poète s'anime et parle.

Frères ! comme vous, j'ai connu la nuit  
 Sans gîte et les jours sans pain ni salaire !  
 Mais jamais je n'eus au cœur de colère  
 Pour l'homme qui raille et le sort qui nuit,

Et toujours sous l'ombre en fleur des acanthes  
 La Faune fut mon hôte aux bois voisins,  
 Et toujours j'ai bu l'ivresse aux raisins  
 Dont s'empropre la bouche des Bacchantes !

Et, en effet, de tous les coins du théâtre entrent autant de faunes qu'il y a de comédiennes, autant de Bacchantes qu'il y a de comédiens. Ils apportent des rayons de miel, des mûres, des raisins. Les vagabonds mangent et boivent et chaque faune enlaçant une comédienne, chaque nymphe se livrant à un comédien, c'est une danse amoureuse, folle et éperdue sous la pleine Lune, autour du poète ravi.

*Fin du troisième acte.*

## ACTE QUATRIEME

Le rideau se lève. On voit la toile d'un théâtre. En avant de cette toile, à droite et à gauche, de petites baignoires praticables avancent légèrement en scène. Pâris et Jo occupent la baignoire de gauche, Lo et Zo la baignoire de droite.

PARIS

Et vous m'assurez que je vais voir, dans *Le fils de Ganelon*, Sarah Bernhardt, de qui la renommée est venue jusqu'aux Champs-Élyséens ?

LO

Tu la verras.

ZO

Silencé ! on frappe les trois coups.

(Après les trois coups de l'avertisseur, l'orchestre commence de jouer la Marche de Roland ; mais apparaît Pieffroy en guerrier moyen âge ; il fait un signe à l'orchestre qui se tait.)

PIEFFROY

Mesdames et Messieurs, pendant que notre illustre Sarah achève de se faire friser pour la reprise du «Fils de Ganelon» avec le nom moins illustre Mounet-Sully... — Ah ! lui, non, il n'est pas venu ; il paraît que c'est Sarah qui jouera les deux rôles, — ...pendant ce temps-là, je vous demanderai une seconde d'attention pour une petite affaire personnelle. Jusqu'à ce jour, je m'en étais tenu à remplir l'emploi, plutôt modeste, d'un messager Sarrazin. Ça consistait à saluer Charlemagne et à lui remettre une lettre avec toutes les marques de la considération la plus distinguée. Je m'en tirais assez gentiment, mais, enfin, comme effet produit, c'était limité. Or, Ledain, qui remplit le petit rôle de Roland, s'étant trouvé indisposé, j'ai profité de la circonstance pour faire un

petit peu de chahut et j'ai obtenu de le remplacer au pied levé. Je vais donc débiter tout à l'heure dans le rôle de Roland, — vingt lignes... dont je ne sais d'ailleurs pas la première syllabe. Oh! mais là! rien! pas une broque! Ce n'est pas de ma faute; je n'ai aucune mémoire. C'est même assez curieux pour un comédien — aucune mémoire. Sorti de : « Ah! ah! voici ma fidèle armée! » je ne me rappelle pas un mot. (*Philosophe.*) Ah! et puis que qu'ça fait, je prendrai du souffleur. (*Au souffleur.*) Tu entends, Courgougniou? Ah! zut! il n'y est pas! En voilà un souffleur. Quand il ne dort pas, il est chez le marchand de vin. — Je vous demanderai donc, Mesdames et Messieurs, de m'accorder toute votre indulgence, au cas où le manque de mémoire, joint à l'émotion inséparable d'un premier début...

L'AVERTISSEUR

*passant sa tête entre le rideau et le manteau  
d'Arlequin.*

Comment! vous êtes là? Voilà une heure qu'on vous cherche de tous les côtés, et on vous trouve faisant la conversation avec les spectateurs... Vingt francs d'amende!...

PIEFFROY, *suffoqué.*

Vingt fr!... Un mois d'appointements!

L'AVERTISSEUR

*derrière la toile.*

En scène! En scène pour le un!

PIEFFROY

Voilà... (*Revenant.*) J'ai encore deux ou trois minutes, si j'essayais de rassembler mes souvenirs? Voyons, j'entre et je dis : « Ah! ah! voici ma fidèle armée!... Ma fidèle armée... » Parfaitement; je ne me rappelle pas un mot. Jamais je ne pourrai en sortir. (*Philosophe.*) Ah! Et puis je m'en fiche, je prendrai du souffleur.

*Les trois coups. La marche de Roland à l'orchestre.*

*Le rideau se lève et laisse voir les gorges de Roncevaux. Au milieu de la scène, Berthe, nièce de*

*Charlemagne, vêtue de vêtements sombres, et son  
amant Gérald. Les deux rôles sont joués par une  
seule personne. — Au fond, rangés, des preux  
bardés de fer.*

BERTHE

*(Imitation de madame Sarah Bernhardt).*

« L'heure des adieux va sonner ! Tu sais quels exploits ont  
jadis accomplis les Paladins de France, la race, hélas ! en  
a disparu ! Va et la retrouves, Gérald ! Pars comme eux  
et fais comme eux ! Poursuis les méchants et les traîtres,  
sois rude au fort, sois doux aux faibles, sois le juste qui  
sauve et châtie, et ne songe à moi qu'en songeant à ton  
devoir. »

GÉRALD

*(Imitation de M. Mounet-Sully).*

« A l'illustre mission que tu me confies, je ne failirai pas,  
ô Berthe ! Plutôt renoncer au bonheur d'être à toi que de  
faiblir lâchement dans l'ombre ! *(Au loin la trompe de  
Roland.)* Dieu, que le son du cor est triste aux Pyrénées ! »

BERTHE

« Mon lion ! »...

GÉRALD

« Mon amour ! »

BERTHE

« Gérald, le combat t'appelle. Marche à la gloire, et que te  
garde du péril, comme un précieux talisman, le baiser  
chaste de celle qui t'aime. Donne-moi ton front que je le  
baise. »

GÉRALD

« Le voici. »...

BERTHE

« Où est-tu mon Gérald ? »

GÉRALD

« Me voilà. »

BERTHE

« D'où vient que je ne te vois pas ? »

GÉRALD

« Ça vient de ce que tu es toujours derrière mon dos. »

BERTHE

« Gérald ! »

GÉRALD

« Berthe ! »

BERTHE, *désespérée.*

« Nous n'en sortirons jamais. »

GÉRALD

« Je commence à le craindre. (Son de trompe plus près.)  
Mais voici que l'instant est venu de la dure séparation.  
Le devoir m'appelle; je me rends à mon poste... passe  
devant. »

*Sortent Berthe et Gérald ou, plutôt, sort la  
seule actrice, en se présentant au public, tantôt  
de dos, tantôt de face.*

LES PREUX

Noël ! Noël ! C'est lui ! Gloire à l'illustissime Roland !

PIEFFROY

Hum ! (Jouant) « Ah ! ah ! Voici ma fidèle armée... »  
euh... « ma fidèle armée... » (Il va au souffleur.)  
Courgougnieux ! (Courgougnieux demeurant muet, il  
lui envoie un coup de pied dans la figure.)

LE SOUFFLEUR

*qui rabat la boîte.*

Oh ! cré nom !... Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

PIEFFROY

Souffle-moi donc, imbécile !

LE SOUFFLEUR

Ah ! oui !... Où en est-tu ?

PIEFFROY

J'en suis à : « Ah ! ah ! voici ma fidèle armée !...  
(Au public.) Je vous demande pardon... Me rappelle pas  
un mot.

LE SOUFFLEUR

*qui feuillette la brochure.*

« Ma fidèle armée... ma fidèle armée... » Ah ! voilà.  
*(Il souffle.)* « Voici mes vieux compagnons d'armes. Salut,  
 ô mes preux ! »

PIEFFROY

« Voici mes vieux compagnons d'Arles ; salut aux nez  
 creux. »

LE SCUFFLEUR

*rectifiant.*

« O mes preux ! »

PIEFFROY

*qui n'a pas saisi.*

Quoi ?

LE SOUFFLEUR

« O mes preux ! »

PIEFFROY

« Aux lépreux », c'est vrai. « Salut aux lépreux !... » Euh...  
 euh... euh...

LE SOUFFLEUR

« Je suis le fameux paladin ! »

PIEFFROY

*d'une voix éclatante.*

« Je suis le fameux Paul Adam ! »

LE SOUFFLEUR

« Paladin ! Paladin ! »

PIEFFROY

*se reprenant.*

« Péladan, pardon ! Je suis le fameux Péladan ! »

LE SOUFFLEUR

« Autour de mon nom brille une légende illustre ! »

PIEFFROY

« Auteur de mon nombril, légende illustrée. »

LE SOUFFLEUR

« Par cent faits. »

PIEFFROY

« Par Sanfourche. » Heu... heu... je ne me rappelle pas

un mot, c'est épatant. Avec ça le public commence à faire une tête... tout à l'heure ça va se gâter. (*Haut*). Heu... heu...

LE SOUFFLEUR

« Hé bien, mes preux. »

PIEFFROY

« Hé bien, lépreux. »

UN SPECTATEUR

Assez ! à la porte !

LE SOUFFLEUR

« Aussi vrai que je suis Roland ! »

PIEFFROY

« Aussi vrai que je suis Laurent... Durand ! non pas Durand... chose ! »

LE SOUFFLEUR

« Aussi vrai que je suis le neveu de Charlemagne. »

PIEFFROY

« Aussi vrai que je suis le vieux Charlemagne. »

LE SOUFFLEUR

« Je suis content. »

PIEFFROY

*avec autorité.*

« Je suis Gontran. »

LE SOUFFLEUR

« A voir tant de vaillances... »

PIEFFROY

« Avorton de Mayence ! » heu... heu... Je suis Gontran, avorton de Mayence !... heu !.. heu !.. « Salut aux lépreux ! » (*Dans la salle, tapage indescriptible : huées, sifflets aigus, cris d'oiseaux.*)

VOIX DANS LA SALLE

Conspuez le débutant ! A la porte ! le rideau.

PIEFFROY

*magnanimement indigné.*

Oh ! vous pouvez faire du pétard si vous voulez, ça ne

change rien à la question ! (*Très affirmatif.*) Je suis Gontran, je suis Gontran, vous dis-je, et je suis également Laurent, et même l'Empereur Charlemagne ! Honte et mépris à la cabale ! C'est une indignité de s'opposer ainsi à l'éclosion des talents jeunes !

LE PUBLIC

Au-rideau ! Des excuses ! On insulte les spectateurs !

LE SOUFFLEUR

*qui tient bon.*

« Sus aux Sarrazins ! »

PIEFFROY

« Suce un Sarrazin. »

LE PUBLIC

Assez ! Assez donc !

LE SOUFFLEUR

« Je veux voir tournoyer au-dessus de leurs têtes l'épée immense du grand Empereur ! »

PIEFFROY

« Je veux voir tournoyer au-dessus de leurs têtes les pieds immenses du grand Empereur. »

LE RÉGISSEUR

*paraissant en scène.*

Retirez-vous !

PIEFFROY

Jamais !

LE RÉGISSEUR

A moi !

(*Entrent des machinistes, des pompiers, des garçons d'accessoires, lesquels s'emparent de Pieffroy. — Hurlements dans la salle.*)

PIEFFROY

*soulevé de terre et emporté à bout de bras.*

Je n'ai pas fini, je n'ai pas fini ! c'est ignoble. On veut m'empêcher de me produire ! Salut aux lépreux !... Salut aux lépreux ! Je suis... heu... Je suis Galswinthe... (*Il disparaît.*)

## LE RÉGISSEUR

Mesdames, messieurs, agréez toutes nos excuses, d'un incident aussi inqualifiable. — L'Administration ne demanderait pas mieux que de remplacer le *Fils de Ganelon* par un de ses derniers grands succès, *La Mégère Apprivoisée* par exemple. Mais l'arrière petit-fils de M. Coquelin aîné, seul capable de tenir le rôle de son ancêtre, vient de partir pour le Canada. Dans ces conditions, nous en sommes réduits à la nécessité fâcheuse de rendre l'argent.

*(Brouhaha dans la salle. Le Régisseur salue et sort la toile descend.)*

PARIS

*se levant pour sortir.*

Voilà un contre-temps fâcheux.

LO

Au contraire, et tu vas y gagner; car, au lieu de l'adaptation d'ailleurs fort adroite de M. Paul Delair, nous allons, puisque nous sommes fées, te montrer avec ses décors naïfs, et ses étranges costumes, et son public de gentils hommes, de matelots, de bouchers, de merciers, de boulangers et d'apprentis, *La Mégère Apprivoisée*, telle qu'elle fut jouée diverses fois à Londres, du temps de Shakespeare, par les serviteurs du très honorable comte de Pembroke.

*(Le second rideau se lève.)*

*Un peu en biais, à gauche, sous un avancement assez prolongé de toiture, on voit les rideaux fermés d'une scène surélevée d'un mètre à peine; au dessus des rideaux, on lit :*

UNE COMÉDIE PLAISamment CONÇUE

APPELÉE :

« UNE MÉGÈRE APPRIVOISÉE (1.) »

*(Les rideaux sont peints de figures mythologiques. A droite et à gauche de la scène sont assis des*

(1) L'œuvre Shakespearienne est condensée et adaptée ici d'après l'admirable traduction de François Victor-Hugo.

*hommes de cour en costume de la Renaissance anglaise. — D'autres gentilshommes et des bourgeois aisés occupent les premiers bancs. Derrière eux, debout, sous le ciel ouvert, la populace des spectateurs. Des déguenillés, des voleurs, des ivrognes. En très grand nombre des matelots. Cris, tumulte, disputes. Passent des marchands de bière et des marchands de genièvre. Parfois il pleut, parfois il neige sur la populace des spectateurs. — Tout à coup, des trompettes se font entendre et, entre les rideaux, apparaît le Prologue.*

LE PROLOGUE

Miladys, Mylords, voici le conte que l'on va jouer devant vos illustres Seigneuries. Le signor Baptista, gentilhomme de Padoue, a deux filles, Bianca, si douce que le miel est moins doux, et Catharina si âpre que le fiel est moins âpre. Mais survient un jeune et violent gentilhomme appelé Pétruccio, qui s'avise de vouloir épouser Catharina, et jure de la mettre à la raison. Veillent les Dieux qu'il y réussisse de façon à divertir vos seigneuries illustres.

*Le Prologue se retire. Les rideaux du petit théâtre s'écartent.*

*(On voit une toile de fond, qui, très grossièrement, représente le mur d'un appartement. Pas de coulisses. Tout au premier plan, à droite, sur un écriteau qu'un poteau surélève, ces mots sont écrits : « Chez le signor Baptista, gentilhomme de Padoue. » — Tout de suite, bruit de soufflets, avec cris de fureur et plaintes comme d'un assassiné. Bianca s'échappe, épouvantée; Hortensio, maître de luth, ayant son instrument pour carcan, traverse le petit théâtre avec des gestes effarés. Catharina le poursuit en lui lançant à la tête des papiers de musique, des livres, des escabeaux.)*

HORTENSIO

Aïe! aïe! aïe! Au secours! On me tue! C'est le diable!

CATHARINA

Hors d'ici ! Misérable racleur ! Musicien manqué ! Hors d'ici ! Hors d'ici ! (*Elle le poursuit hors de la scène. — Entrent Pétruccio et Baptista.*)

PÉTRUCCIO

C'est là votre fille, signor Baptista ?

BAPTISTA

Hélas ! oui, c'est ma fille Catharina, que vous m'avez demandé en mariage.

PÉTRUCCIO

Par l'univers ! voilà une robuste donzelle ! Je l'en aime dix fois davantage ! Oh ! combien il me tarde d'avoir avec elle une petite causerie.

BAPTISTA

Elle revient ! Puissiez-vous la mettre à la raison !

PÉTRUCCIO

Bonjour, Cateau ! car c'est votre nom, m'a-t-on dit ?

CATHARINA

Vous avez entendu, — de travers. Ceux qui parlent de moi m'appellent Catharina.

PÉTRUCCIO

Vous vous trompez, sur ma parole ! on vous appelle Cateau, tout court ! la douce, l'excellente, la délicieuse Cateau, et c'est tout à fait par exception qu'on vous nomme la hargneuse Cateau.

CATHARINA

C'est vous qui venez pour m'épouser ?

PÉTRUCCIO

Ayant entendu dans toutes les villes vanter ta douceur, célébrer tes vertus et chanter ta beauté, j'ai été porté à te rechercher pour femme.

CATHARINA

Porté ! A merveille ! Eh ! bien que le diable qui vous a porté, — vous remporte !

PÉTRUCCIO

Ah ! Cateau, emporte-nous donc !

CATHARINA

Pas mal dit, pour un butor !

PÉTRUCCIO

O tourterelle au faible vol ! C'est donc un butor qui te prendra.

CATHARINA

Oui, qui me prendra pour une touterelle, et il trouvera un oiseau de proie.

PÉTRUCCIO

Allons, allons, ma guêpe, vous vous irritez trop.

CATHARINA

Si je tiens de la guêpe, prends garde à mon aiguillon !

PÉTRUCCIO

J'en serai quitte pour l'arracher.

CATHARINA

Oui, si un imbécile est capable de trouver où il est.

PÉTRUCCIO

Qui ne sait où la guêpe porte son aiguillon ?

CATHARINA

Au bout de ses lèvres !

PÉTRUCCIO

Au bout de son corsage ! et j'y trouverai vite le vôtre.

CATHARINA

Vous ! — Tenez, je m'en vais, car je vous soufflèterais.

PÉTRUCCIO

Non, pas du tout, restez. Vous me semblez adorable. On m'avait dit que vous étiez brusque, et morose, et colère ; au contraire, tu es charmante, enjouée, et si courtoise ! Tu ne sais pas faire la grimace, ni tirer la langue, ni te mordre la lèvre, comme font les filles de mauvaise humeur. Eh ! pour quoi le monde prétend-t-il que Catharina est boiteuse ?

CATHARINA

Boiteuse, moi ?

PÉTRUCCIO

Mais non, mais non ! Catharina est droite et svelte comme la tige d'un jeune coudrier. (*Elle va et vient, hors d'elle-même.*) Oh ! que je te vois marcher ! (*Elle s'arrête.*) Non, tu ne boîtes pas.

CATHARINA

Imbécile !

*(Elle lui donne un soufflet.)*

BAPTISTA

Eh ! bien, signor Pétruccio ! Comment cela va-t-il avec ma fille !

PÉTRUCCIO

Parfaitement. Nous nous sommes si bien accordés que les noces sont fixées à dimanche.

CATHARINA

Je le verrai plutôt pendre dimanche !

BAPTISTA

Vous entendez, Pétruccio ! Elle dit qu'elle vous verra plutôt pendre.

PÉTRUCCIO

Pure plaisanterie amoureuse ! Il a été convenu, quand nous étions seuls, qu'elle continuerait à être insupportable en compagnie. Mais c'est incroyable comme elle m'aime. Tout à l'heure, elle se pendait à mon cou, elle me prodiguait les baisers, les serments ! Ah tendre Catharina ! Mais adieu, beau-père, adieu, femme. Je pars pour revenir bientôt. Ah ! embrasse-moi, ma chérie. *(Il l'embrasse.)* Nous serons mariés dimanche ! *(Il sort à droite. Catharina sort à gauche, après avoir renversé un meuble ; Baptista la suit, p' rplexé. — Les rideaux se ferment.)*

LE PROLOGUE

Or, apprenez, Milords et Miladys, que Pétruccio a épousé Catharina, ainsi qu'il se l'était promis. Et il l'a conduite dans sa maison familiale au milieu de la campagne. Mais réussira-t-il à la rendre douce et soumise ? c'est ce que vous ne tarderez pas à savoir si vos illustres seigneurs nous prêtent une oreille indulgente.

*Le Prologue sort. Les rideaux s'écartent.*

*La toile représente le mur d'une autre chambre. Une table au fond avec le couvert mis et les vivres servis. Le poteau indique : « Dans la maison du seigneur Petruccio, à la campagne ».*

*On entend des coups de fouet, des jurons. Apparaît à droite, en manteau de voyage, Pétruccio, hurlant, les yeux hors de la tête, tirant Catharina, mi-morte de fatigue et de peur.*

PÉTRUCCIO,

*qui fait claquer son fouet.*

Où sont ces drôles ! Quoi ! personne à la porte pour nous recevoir !

TOUS LES VALETS

Voilà ! Monsieur ! Voilà !

CATHARINA

Hélas ! comme je suis fatiguée de ce voyage, et comme j'ai faim.

PÉTRUCCIO,

*qui fouaille les valets.*

Eh ! bien ! manant ! cheval de bât ! bête de somme ! N'entendez-vous pas ? Votre maîtresse dit qu'elle a faim. (*Les valets vont vers la table, et la portent sur le devant. Pétruccio s'approche de Catharina.*) Allons, Cateau, prenez place, et mangez à votre faim.

CATHARINA

Ah ! bien volontiers !

PÉTRUCCIO,

*levant le couvercle d'un plat.*

Mais qu'est-ce ceci ? Du mouton ?

PREMIER VALET

Oui, Seigneur.

PÉTRUCCIO

Il est brûlé ! — comme tout le reste ! Comment, marouffes ! étourneaux ! gueux, malappris ! avez-vous osé apporter ceci du fourneau, et le servir à ma femme ? allons, remportez ça, assiettes, verres, et tout. (*Il leur jette les plats et les mets à la tête.*)

CATHARINA

Hélas ! Seigneur, cette viande était bonne, et je m'en serais bien contentée.

PÉTRUCCIO

Je te dis qu'elle était brûlée et desséchée! allons, tu dîneras demain, ou après demain. Du reste, je vois qu'il te déplaît de te reposer ici, et, à l'instant même, nous allons repartir pour le pays de ton père.

CATHARINA

A l'instant même !!

PÉTRUCCIO

Dès que tu auras des habits plus dignes encore de ton rang, et de ta beauté. Où sont le mercier et le tailleur que j'ai dit d'avertir?

PREMIER VALET

Les voici, Seigneur.

*(Entrent, craintifs, le mercier et le tailleur.)*

LE MERCIER

J'apporte la toque que Monsieur a commandée.

CATHARINA

Ah! qu'elle est jolie!

PÉTRUCCIO

Qu'est ce que c'est que cela! Une écuelle, un vase de velours! une coquille! une écaille de noix! un brimborion! un hochet! une attrape! une toque de poupon! Allons, emportez-moi ça, et donnez-m'en une plus grande!

CATHARINA

Seigneur, je n'en veux pas de plus grande; celle-là est à la mode; les gentilles femmes portent ces toques-là.

PÉTRUCCIO

Oui! tu as raison! cet homme est un béliître! Cette toque est affreuse!

CATHARINA

Je n'en veux point d'autre.

PÉTRUCCIO

Je l'aime de ne pas l'aimer! *(Jetant la toque par la fenêtre.)* Au diable! *(Au tailleur.)* La robe à présent.

CATHARINA,

*tout à fait extasiée.*

Ah!

PÉTRUCCIO

Oh! — Miséricorde! Quelle est cette mascarade?

Qu'est cela? Une manche? C'est comme une bombarde! Quoi! du haut en bas, découpée comme une tarte aux pommes! piquée et surpiquée, taillée, crevée et trouée comme une chaufferette dans la boutique d'un barbier! Au nom du d'able, tailleur, comment appelles-tu ça?

CATHARINA

Je n'ai jamais vu une robe de meilleure façon. Il paraît que vous voudriez faire de moi une poupée.

PÉTRUCCIO

Ah! gredin, chenapan, puce, ciron, grillon d'hiver, tu voudrais faire de ma femme une poupée. Rempporte la robe et juge-toi heureux de remporter tes oreilles. Allons, Catharina, c'est à Padoue que je vous achèterai des parures dignes de vous. Hâtons-nous de partir, le temps nous est favorable. Vois comme la lune est brillante et sereine.

CATHARINA,

La lune! — Seigneur, c'est le soleil. Il n'y a pas de clair de lune à présent.

PÉTRUCCIO

Je te dis que c'est la lune.

CATHARINA

Je sais que c'est le soleil!

PÉTRUCCIO

Par le fils de ma mère!...

CATHARINA

Ah! que ce soit la lune, ou tout ce qu'il vous plaira!... Et s'il vous plaît de l'appeler un lumignon, je vous jure que ç'en sera un pour moi.

PÉTRUCCIO

Je dis que c'est la lune.

CATHARINA

Je le sais bien.

PÉTRUCCIO

Alors, vous mentez! c'est le soleil béni.

CATHARINA

Alors Dieu soit béni! c'est le soleil béni. Mais ce n'e

plus le soleil quand vous dites que ce n'est point lui, et la lune change au gré de votre pensée. C'est exactement ce que vous voudrez, et ce le sera toujours pour Catharina.

PÉTRUCCIO

Nous partirons d'ici, dès qu'il plaira à cette jeune fille qui sera notre compagne de voyage. (*Entre le vieux Vicentio.*) Dis, suave Catharina, dis-moi franchement, as-tu jamais vu une femme plus fraîche? Quelle guerre de blanc et de rose sur ses joues? Les étoiles diamantent-elles le ciel aussi splendidement que ces deux yeux parent cette figure céleste? — Suave Catharina, embrasse-la pour l'amour de sa beauté.

VICENTIO

Hein?

CATHARINA

Jeune vierge en bouton, fraîche et délicate enfant, permettez que je vous embrasse pour l'amour de votre beauté.

PÉTRUCCIO

Eh bien, qu'est-ce à dire! Tu es folle, j'espère, c'est un vieillard ridé, fané, flétri, que tu vois, — et non une jeune fille.

CATHARINA

Honorable père! pardonne à mes yeux leur méprise; ils ont été tellement éblouis par le soleil, — ou par la lune!...

PÉTRUCCIO

C'est bien dit! Et maintenant, en route!

(*Il fait passer tout le monde devant lui, chasse les gens à coups de fouets. Les rideaux se referment.*)

LE PROLOGUE

Comme vous le voyez, Milords et Miladys, le seigneur Pétruccio est singulièrement brutal. Mais, croyez qu'il n'agit de la sorte que dans un très tendre but! Pour que Catharina soit heureuse elle-même, il faut qu'elle soit douce, — le bonheur étant fait d'en donner. Mais n'a-t-il obtenu que l'obéissance, ou bien est-ce d'un cœur sincère qu'elle l'adore à son tour? C'est ce que vous apprendrez, illustres seigneu-

ries, par la dernière scène du drame, si la pluie et la neige vous laissent le loisir de l'entendre !

*Les rideaux se rouvrent.*

*La même toile de fond qu'au commencement de la pièce. Une table de festin, avec des fruits et des chandeliers, autour de laquelle sont assis Baptista, Vicentio, Petruccio, Lucentio et d'autres gentils-hommes ; des valets versent à boire. — Pendant cette scène, la neige tombe, cesse de tomber, tombe encore sur les spectateurs non couverts par la toiture.*

PÉTRUCCIO,  
levant son verre.

Je te félicite, Lucentio, d'avoir épousé la douce Bianca !

LUCENTIO

Et moi je ne te félicite pas d'avoir épousé l'acariâtre Catharina !

PÉTRUCCIO

Non, la plus soumise des épouses.

TOUS

Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

PÉTRUCCIO

Tiens, pour preuve, fais appeler Bianca, je ferai demander Catherine. Celui dont la femme se rendra le plus vite à l'invitation, gagnera le pari. J'engage cent couronnes !

LUCENTIO

Gageure tenue ! (*A un valet.*) Biondello, va dire à ta maîtresse que je la supplie de venir.

BAPTISTA

Vous gagnerez, Lucentio ! Bianca est si douce.

LUCENTIO,

*au valet tout de suite revenu.*

Eh bien, quelle nouvelle ?

LE VALET

Madame Bianca dit que vous vous moquez d'elle, et que si vous voulez la voir, vous pouvez bien l'aller trouver.

TOUS

Hein !

PÉTRUCCIO

Grumio, drôle, va dire à ta maîtresse que je lui commande de venir.

BAPTISTA

Je sais sa réponse. Vous ne gagnerez pas, Pétruccio !

CATHARINA

Quelle est votre volonté, Seigneur, que vous m'envoyez chercher ?

PÉTRUCCIO

Va quérir Bianca, et ramène-la vite.

CATHARINA

Oui, mon Seigneur.

BAPTISTA

Si l'on parle miracle, allons, en voici un !

(*Rentre Catharina; elle amène Bianca rageuse et résistante.*)

PÉTRUCCIO

Et, maintenant, Cateau, je te somme de dire à cette indocile quels sont les devoirs des femmes envers leurs maris.

CATHARINA,

à sa sœur Bianca.

Fi ! Fi ! Détends ce front menaçant et rembruni. Cet air sombre ternit ta beauté, comme la gelée flétrit la prairie. Ton mari est ton seigneur, ta vie, ton gardien, ton chef, ton souverain, qui se livre à de pénibles labeurs, et sur terre et sur mer, tandis que tu dors chaudement au logis, en sécurité et en sûreté. Il n'implore de toi d'autre tribut que l'amour, la mine avenante et une sincère obéissance, trop petit acompte sur une dette si grande ! Pourquoi avons-nous le corps délicat, frêle et tendre, inhabile à la fatigue et aux troubles de ce monde, si ce n'est pour que nos goûts et nos sentiments soient en harmonie avec notre nature extérieure ? Rabattez donc votre orgueil, car il ne sert de rien, et placez vos mains sous les pieds de vos maris. Le mien n'a qu'à parler ; et, pour preuve de mon

obéissance, voici ma main toute prête, si cela lui est agréable.

*(Tous se sont levés stupéfaits, Pétruccio s'approche, les yeux attendris.)*

PETRUCCIO

Allons, Catharina, tu es une brave femme, que j'adore ! viens m'embrasser, ma chère !

*(Les rideaux se ferment. — Applaudissements, cris, huées, batailles dans la foule populacière. — Le voile tombe.)*

*Fin du quatrième acte.*

## ACTE CINQUIÈME

Un cabaret artistique à Montmartre. Un grand bas-relief de torchis, recouvre tout le mur du fond. A gauche, près du public, le piano ; et plus loin, deux marches donnant accès dans l'institut : sorte de boyau en contre-haut, où se déverse le trop plein de la salle. — Bancs, chaises, tables, guéridons. Bruant va et vient, le bâton à la main et le feutre sur la tête. Complètement de velours ouvrier ; chemise de flanelle rouge, des bottes. De temps en temps, il fait halte à une table, pour trinquer, emprunter du feu, ou rouler une cigarette du tabac d'un de ses clients. — Le rideau lève sur le chœur : « Ah la la, c'te gueul', c'te binette ! Ah la la, c'te gueule qu'elle a ! » dont l'assemblée (la salle regorge) salue l'entrée de deux horizontales de haute marque qui sont encore sur le seuil de la porte et qui cherchent, souriantes, un coin à se caser. Elles se casent, enfin. Apaisement. Bruant qui chantait la chanson « A Courcelle », poursuit :

BRUANT

J'réchauff' l'hiver, mes paturons  
A la brais' des marchands d'marrons,  
J'dégèl' mes doigts sous mon aisselle,

LE CHŒUR DES CLIENTS

A Courcelle !

BRUANT

L'été, bâché dans les terrains,  
J'écoute les machin' des trains  
Meugler des not's de violoncelle...

LE CHŒUR

A Courcelle.

BRUANT

Je m'pay' du foi' cuit, chez l'tripiier.  
Que j'boulott' sur des bouts d'papier. .  
On n'est pas fort su' la vaisselle...

LE CHŒUR

A Courcelle !

BRUANT

Quand mon grim pant n'a pus d'boutons  
Et qu'y tombe...

*Interruption brusque. La porte s'est ouverte, livrant passage à trois sergents-majors.*

BRUANT

Aux champs, messieurs!...

*Sonnerie aux champs, sur toute la ligne. Les trois sous-officiers prennent place à une table. Le tumulte s'apaise.*

BRUANT

Quand mon grim pant n'a pus d'boutons,  
Et qu'y tombe su' mes ripatons,  
J'le rattache avec un'ficelle...

LE CHŒUR

A Courcelle.

BRUANT

Moralité !

LE CHŒUR, satisfait.

Aaaah !...

BRUANT

Fair' comm' j'fais, viv' comme j'vis,  
C'est bien plus bath, à mon avis,  
Que d'filer avec l'escarcelle,  
A Bruxelles!

*Bravos enthousiastes. Des clients qui ont attendu, pour partir, la fin de la chanson, se lèvent et s'en vont.*

LE CHŒUR, navré.

Tu t'en vas et tu nous quittes,  
Tu nous quittes et tu t'en vas.  
Si tu t'en vas, payes un lit',  
Payes un litr' si tu t'en vas.

UN MONSIEUR

*A un guéridon un peu en avant des autres et où, tout à l'heure, prendront place Pâris, Lo, Jo et Zo.*

Vingt-quatre sous et quatre sous de pourboire. C'est votre compte.

MAXIME

Trois francs, monsieur.,. C'est quinze sous le bock.

LE MONSIEUR

Ah ! pardon. (*Il règle la différence.*)

BRUANT,

*Qui s'est approché.*

Monsieur et Madame vont se faire la paire ? (*Le Monsieur parait ne pas comprendre*) Monsieur et Madame se débilitent ? (*A la dame en lui pinçant la taille.*) Tu sais, Madame... quand il te fera plaisir.

*Confusion de la dame. — Rires.*

LE MONSIEUR

Bonsoir, bonsoir, monsieur Bruant.

BRUANT,

*Très correct.*

Mes respects à ce gros porc.

LE MONSIEUR

Mais...

BRUANT

Oui, allez, c'est bon, cavalez ! On vous dit de faire la paire...

*Sortie effarée du monsieur et de la dame, que Bruant chasse doucement vers la porte, tandis qu'à tue-tête :*

LE CHŒUR

Tous les clients sont des mich'tons  
La faridondon, la faridondaine,  
Et surtout les ceuss' qui s'en vont,  
La faridondaine, la faridondon.

*Le monsieur et la dame sortent. — Bruant leur a repoussé la porte dans le dos, mais presque aussitôt elle se rouvre. — Apparition de deux dames très chic et d'un monsieur très high-life, dont s'entr'ouvre le pardessus sur la cravate blanche et le gilet à cœur.*

BRUANT,

*La main encore posée sur le bec de canne de la porte.*  
V'là de la femme!... Et de la belle!

*Clameurs. — Braillements : « Chapeau! Chapeau! »*  
*Le monsieur est un habitué. Il sourit et salue.*

LE CHŒUR

Ah! la la, c'te gueule, c'te binette!  
Ah! la la, c'te gueule qu'elle a!

LE MONSIEUR

Comment ça va, Aristide ?

BRUANT

Et toi ?

*Présentation aux dames, qu'il embrasse sans plus de façon, et qui semblent ravies de cet excès d'honneur.*

Où est-ce que je vas fourrer ça? Attendez!

*(Il escalade une de ses tables et, de là, fouille les éloignements de la salle.)*

Faites donc un peu de place, vous, là-bas!... Vous n'êtes que onze sur le banc.

*Protestations énergiques d'un des onze. — Au même instant reprise éclatante du chœur.)*

CHŒUR

Ah! la la, c'te gueule, c'te binette!  
Ah! la la, c'te gueule qu'elle a!

*C'est, dans le cadre de la porte, l'apparition d'un vieux monsieur et d'une vieille dame. Ils demeurent comme glacés d'épouvante, sur le seuil, puis précipitamment se retirent. Rires énormes.*

BRUANT,

Qu'est-ce que tu dis, toi, gros rouquin?... Bon Dieu, taisez-vous donc un peu!... T'es trop serré? (*changement de ton.*) Maxime, vous me donnerez un galopin au compte de ce gros fourneau qui élève des réclamations.

*Rires et huées. Le monsieur high-life et les deux dames se casent enfin, non sans peine, sous le bas-relief.*

Et puis tachez d'être convenables, hein !... C'est pas de la rinçure de bouteille, ces gens là ;... c'est des personnes du faubourg !

MAXIME,

*Qui ne cesse de courir armé de bocks qu'il sème au hasard de la main :*

Un galopin !

*Il tend à Bruant, qui le vide d'un trait, un verre à Bordeaux à demi plein d'un liquide indéfinissable. Porte. — Entrée de Paris et des trois femmes, et aussitôt, nouvelle reprise du chœur ;*

CHŒUR

Ah ! la la, c'te gueule, c'te binette,

Ah ! la la, c'te gueule qu'elle a !

*Vacarme assourdissant : « Chapeau ! Chapeau ! Chapeau ! » Des voix profèrent on ne sait quoi, des choses qui ressemblent à des menaces. Plus haut que le fouillis des têtes, on distingue les longues capotes bleues et les shakos à pompon rouge des trois sous-officiers de ligne qui se sont dressés sur leur banc pour mieux voir.*

PARIS

Eh ! dieux célestes ! quel bruit ! et quel étrange endroit !

BRUANT

Voulez-vous bien fermer la porte, cré bon Dieu !... Entrez ou dévissez, mais décidez-vous !

JO

Entre donc !...

LO

Ce gaillard serait capable...

ZO

de nous faire marcher à coups de trique.

*Ils font un pas, mais les vociférations redoublent : « Chapeau ! Chapeau ! »*

PARIS

Quoi ? qu'est-ce qu'ils veulent ? qu'est-ce qu'ils réclament ?

BRUANT

On te dit d'enlever ta biscotte.

PARIS

Ma biscotte ?...

BRUANT

Oui... ta casquette... — Est-ce que tu ne comprends pas le français ?

PARIS

Vous, d'abord, soyez moins familier, s'il vous plaît ! Nous n'avons pas, que je me souviene, gardé les .. troupeaux ensemble, dans les herbes du Mont-Ida. (*Huées.*)

BRUANT

Monsieur Laquépem, taisez-vous, où je vais aller vous mettre la tête dans un seau d'eau.

PARIS

A moi ? (*Hors de lui.*) Par les trois immortelles ! (*Il fait le geste de s'élançer.*)

JO

Tiens-toi donc, tu vas nous faire remarquer.

LO

Tu t'insurges contre les traditions de la maison.

ZO

C'est pour rire, bêta !

PARIS

Pour rire ?

JO, LO, ZO.

Sans doute.

PARIS

En ce cas, Mesdames, Messieurs, je vous salue !

*Cette déclaration soulève dans l'assemblée un énorme Ah ! de soulagement — Accalmie relative.*

BRUANT, leur indiquant, du bout de son bâton, le guédon du premier plan, qui est resté inoccupé depuis le lever du rideau.

Collez-vous là-bas... — Maxime, vous me donnerez 'un

galopin au compte de Monsieur Laquépem, pour lui apprendre à faire de la rouspétance.

PARIS

Monsieur Laquépem, c'est moi ?

LO

Oui.

PARIS

Et pourquoi Monsieur Laquépem, je te prie ?

LO

C'est de l'argot de boucher...

ZO

Ça veut dire Monsieur Paquet...

PARIS

Monsieur Paq... mais nous sommes dans la maison d'un fou !

ZO

Non pas, dans la maison d'un sage.

BRUANT,

*Qui a vidé son galopin d'un trait.*

Qu'est-ce qui me paye un galopin ?

LE CHŒUR

Moi ! Moi ! Moi ! Moi !

BRUANT

Maxime, vous me donnerez des galopins aux tables de tous les gonses.

*(Il saute à terre.)*

PARIS

Il va boire tout ça, ten sage ?

JO

Rassure-toi.

LO

C'est de la tisane

ZO

des quatre fleurs.

JO

Ce serait mal connaître Bruant

LO

que de le croire homme à s'empoisonner

ZO

de sa propre marchandise.

PARIS,

*Qui boit une gorgée de bière.*

Ah! le fait est.....

ZO

Tu es ici chez un sage, te dis-je. Mi-cabaretier, mi-poète, philosophe avant tout, Bruant, tandis que d'autres exploitent la vanité humaine, a échafaudé sur le sentiment contraire, la plus bizarre, la plus baroque, et la plus fructueuse des spéculations. .

PARIS

Qui consiste ?

JO

Qui consiste à réveiller par l'ordure chantée et parlée, la bête immonde qui sommeille en l'âme de tout homme.

JO

Et, à l'accomplissement de cette tâche, Bruant se fait, bon an mal an, une cinquantaine de mille francs qui ne doivent rien à personne, et dont il fait d'ailleurs le meilleur usage. En son ex-jardinot de Montmartre devenu peu à peu un parc, puis un domaine, et dont chaque fourré, chaque arbuste, marque une étape nouvelle de sa prospérité, sans cesse croissante, il vit en primitif, qu'il est, en paysan, qu'il voudrait être, très préoccupé de ses citrouilles et tirant lui-même son lait des mamelles gonflées de ses chèvres.

LO

Car ce roué est un ingénu; ce braillard débraillé est le plus simple des hommes, ce butor est un attendri,... de qui l'attendrissement tourne quelquefois au hoquet.

BRUANT,

*Qui a de nouveau escaladé la table.*

Attention! nous allons vous chanter : *A la rapée!*

*(Acclamations enthousiastes.)*

FELICIA MALLET

*Surgissant brusquement de la foule des consommateurs qui emplit le fond du cabaret,*

C'est ça ! *A la Rapée !...* Monsieur le pianiste, donnez-moi le ton !

*Etonnement.*

BRUANT

Hé ! Quoi !... Tiens Félicia Mallet ! T'étais donc là ? — Aux champs, messieurs ! Aux champs pour Félicia !...

BRUANT

Tu me payes un galopin ?

FELICIA MALLET

Si tu veux.

BRUANT

Et comme ça, d'où que tu viens, à c't'heure ?

FELICIA MALLET

D'une soirée chez des gens chic, et je suis entrée en passant dire bonsoir aux camarades.

BRUANT

T'as bien fait. Dis donc, il paraît que tu chantes mes chansons !

FELICIA MALLET

Le plus que je peux.

LE CHŒUR

Une chanson !...

Une chanson !...

FELICIA MALLET

Volontiers ! Ici, on ne la fait pas à la pose.

### CHANSONS DE FELICIA MALLET.

FELICIA MALLET,

*Après avoir chanté.*

Et maintenant, si tu es content, offre-moi un galopin, et chantes nous : « *A la Rapée !...* »

BRUANT

*A la Rapée !...* Et vous autres, tas de poivrots... tâchez de brailler en mesure.

BRUANT

Donnez-moi le ton, monsieur Gustave... En la bémol.

*(Le pianiste prélude. Grand silence.)*

PARIS

Que de recueillement !

JO

Ici, c'est comme ça...

LO

Quand Bruant chante, la clientèle...

ZO

communie !

BRUANT à *Maxime*.

Maxime ! Vous me donnerez un galopin d'honneur au compte de Monsieur Laquépem et de ses gerces.

PARIS

Encore !...

BRUANT

... pour leur apprendre à faire la conversation au moment où le chansonnier populaire se dispose à prendre la parole.

*Il chante :*

Il était sec comme un fuseau,  
Des ch'veux gras, un grand blair d'oiseau.  
Eun'gueule à la François Coppée...

LE CHŒUR

A la Rapée !

Allons, c'est pas mal, y a de l'ensemble ; vous n'êtes pas si saouls que vous en avez l'air. (*Protestations.*)

(*Le pianiste donne la ritournelle, mais dans le même temps la porte s'entrebaille, et la voix d'un farceur du dehors, qu'on ne voit pas, meugle lugubrement :*

« Tonneaux ! Tonneaux ! Tonnaux ! Avez-vous des tonneaux à vendre ! » — *Rires.* — *Maxime s'est précipité, il referme la porte en hâte, Bruant, impassible, poursuit :*

Elle était un' p'tit' peu banban,  
Haute à peu près comme un p'tit banc.  
Jaune et plat'comme cunn'pomm'tapée...

LE CHŒUR

A la Rapée!

*Ritournelle au piano et même jeu que plus haut de la porte qui s'entrebaille et laisse passer la plainte navrante du farceur anonyme désigné ci-dessus : « Tonneaux! Tonneaux! Tonneaux! Avez-vous des tonneaux à vendre! » Même jeu également, de Maxime, qui court refermer la porte.*

BRUANT, chantant.

Elle était blanchisseus' de gros,  
Lui, chantait l'soir chez les bistros;  
C'est lui...

*Le farceur du dehors par la porte une troisième fois entrepoussée. « Tonneaux! Tonneaux! Tonneaux! Avez-vous des tonneaux à vendre! » —*

BRUANT, qui saute à bas de sa table.

Attendez une seconde; je vais aller lui cueillir les puces au marchand de tonneaux.

*Il sort. — La salle, déchaînée, présente l'aspect d'une classe d'enfants que vient d'abandonner le maître. — Rires, braillements, sifflets aigus. — Rentrée de Bruant qui, très calme, rétablit le nœud de sa cravate, regrimpe sur sa table et poursuit, comme si rien ne s'était passé.*

... qu'à créé l'Ecopée

LE CHŒUR

A la Rapée.

Y buvait pas mal, elle aussi;  
Et su' les comptoirs de Bercy  
Y prenaient chacun leur lampée...

LE CHŒUR

A la Rapée.

BRUANT

Cinquième couplet. (*Il chante ;*)

Y s'cognaient quand y s' étaient saouls,  
 A mettr' l'quartier sans d'sus d'ssous!  
 Y s'sont fichus pus d'eun trempée,

LE CHŒUR

A la Rapée.

*Mais déjà, depuis un instant, on entend comme un chœur lointain, qui se rapproche. Violamment la porte s'ouvre et Bruant, le bâton en l'air :*

Le Latin!... A nous, messieurs.

*Toute une smala entre, chantant la Pomponnette; une tranche entière du Quartier Latin qui a traversé les ponts et qui débarque là, en monôme. Un grand gaillard à barbe de fleuve, au chapeau à bords plats, posé sur de longs cheveux, ouvre la marche gravement. Derrière lui, et lui tenant la queue du pardessus, un autre étudiant à béret, puis : un petit collégien au képi en décalitre, une fille de brasserie, puis une autre, et une autre encore, et d'autres collégiens! et d'autres étudiants! Le monôme est interminable. L'assemblée, debout, acclame. Les trois sous-officiers ont mis sabre au clair, et complètement ivres, sonnent aux champs. Le monôme s'allonge, s'allonge, fait le serpent autour des tables, et toujours, derrière le nouvel arrivé apparaît un autre arrivant.*

LES ÉTUDIANTS

Pendant qu'il filera  
 Que son voisin s'apprête,  
 Pendant qu'il s'apprêtera,  
 Chantons la Pomponnette.

La pom  
 ponnette,  
 La pom  
 ponnette.  
 Il filera,

Ah! que le bougre a bien filé  
A son voisin d'r'commencer.

*La queue du monome qui est encore sur le boulevard:*  
...Mais avant de lui arracher  
Nous allons la lui attacher...

## LES ÉTUDIANTS

Pendant qu'il filera  
Que son voisin s'apprête,  
Pendant qu'il s'apprêt'ra  
Chantons la Pomponnette

La pom  
ponnette  
La pom  
ponnette  
Il filera.

*Sur ce grouillement vivant, qu'il domine, Bruant  
verse à tue-tête des torrents d'éloquence qui se  
perdent dans le brouhaha général.*

## BRUANT

Vous v'là, eh fourneaux! propriariens! barbouillés! Qu'est-ce que vous venez faire ici? Vous êtes saouls! au moins!... L'invasion des barbares, messieurs! Le Latin marche sur Montmartre!... Montmartre et Monjoie, à nous!... Regardez moi un peu ça! C'est-y beau, hein? C'est-y joli! quel tas de fourneaux, ah! la la! Vrai y sont chouettes, les clients! Non, mais regardez-moi ces têtes de miteux!... Maxime-fourrez-moi tout ça à l'Institut!

## L'ASSEMBLÉE

A l'Institut! A l'Institut!

*Au rythme nettement arrêté de la Pomponnette, le monôme franchit le seuil de l'Institut. Mais l'Institut bientôt regorge, et toute la bande, immobilisée, se met à marquer le pas sur place. De bouche en bouche le même mot a volé: « Patrouille! Patrouille! Patrouille! Patrouille! » et*

*maintenant les poings serrés frappent en cadence les cuisses, ce qui rend à merveille le pas sonore des soldats qui regagnent la caserne, la nuit, par les rues désertes de la province :*

« Une ! Deux ! Une deux !

*La queue du monôme, au dehors :*

Mais avant de lui arracher  
Nous allons la lui attacher...

LES ÉTUDIANTS

Une ! Deux ! Une ! Deux !

*Le vacarme est à son comble. Le rideau tombe sur une reprise éclatante de la Pomponnette.*

LE DÉCOR CHANGE.

*On revoit l'atelier de Miss Almacis. — C'est la nuit.*

*S'avancent avec précaution, Junon, Minerve et Vénus.*

JUNON

Pourvu que Paris ne soit pas rentré avant nous dans le tableau de miss Salmacis !

MINERVE

Il ne manquerait pas de nous faire cent reproches.

VÉNUS

Par ma ceinture de colombes ! il n'oserait, déesses !

JUNON

Mais si, mais si ! il se croit autorisé à tout, depuis que vous le laissâtes prendre avec vous, sur le mont Ida, de si étranges privautés.

VÉNUS

Etranges ? point du tout, je vous assure ! D'ailleurs, vous-même, que lui avez vous défendu... de ce que je lui ai permis ?

JUNON et MINERVE

Vénus !

LES JOYEUSES COMMÈRES DE PARIS

PARIS

*entr'ouvrant les rideaux.*

Ne vous querellez pas, immortelles ! et je ne vous querellerai point. Il tout naturel que vous vous soyez attardées, vous, au Sénat, vous, à l'Institut, vous, à la Madeleine.

*(Les trois déesses éclatent de rire.)*

VÉNUS

Comment ! tu t'imagines que nous avons passé le temps dans des lieux aussi austères ?

PARIS

Où donc ?

JUNON

Comme toi, nous avons visité l'illustre ville...

MINERVE

Et de même que tu as été un parisien, nous avons été des parisiennes.

PARIS

Vous !

VÉNUS

« Alors, il faut faire vos volontés ? toutes ? Restez-là ! — Restez-là ! »

PARIS

La dame aux petites jambes noires !

VÉNUS

Mais oui !

MINERVE

« La personne dont il faut se méfier, c'est Anatoline Meyer, des Bouffes... il paraît que cette petite est extraordinaire. »

PARIS

Madame de Portalègre !

MINERVE

Justement !

JUNON

« Jamais je ne pardonnerai à Fernand ! Ah ! mon Dieu, que

je souffre ! pour sûr, j'aurais une attaque de nerfs, s'il n'y avait pas tant de monde ! »

PARIS

La bourgeoise qui pleure et qui rit !

JUNON

Parfaitement !

PARIS

Peste ! l'Olympe en a fait de belles ; et votre éternité s'est montrée singulièrement moderne. Mais, de grâce, reprenez place entre le cadre d'or, puisqu'il le faut !

LES TROIS DÉESSES.

Hélas ! (*Elles rentrent dans le tableau.*)

PARIS

*le pied sur la marche.*

Et, toi aussi, Berger royal, redeviens figure peinte,  
— et assez mal peinte, entre nous !

JO

*surgissant par la trappe.*

Pas encore !

PARIS

Jo !

LO

*de même.*

Pas encore !

PARIS

Lo !

ZO

*de même.*

Pas encore !

PARIS

Zo !

TOUS LES TROIS

Nous-mêmes !

JO

A présent que vous nous connaissez...

TOUS LES TROIS

Mieux!

ZO

Vous ne nous quitterez pas...

LO

Sans avoir décerné le prix.

PARIS

Eh! justement parce que je vous connais... comme vous dites... je suis plus embarrassé encore. Je n'imagine qu'un expédient : partager entre les trois la pomme que je ne saurais donner à une seule.

JO

Un prix...

ZO

Ex œquo!

PARIS

*la pomme dans la main.*

Mignonnes, ouvrez toutes grandes vos petites mains, et joignez-les en un joli panier rose, — dont je vais faire un écrin! (*Il ouvre la pomme d'où se répandent en les mains de Jo, Lo, Zo, mille étincelantes pierreries, en bracelets, en colliers, en rivières.*)

JO

Diamants!

LO

Perles!

ZO

Rubis!

JO

Chrysoprases!

LO

Saphirs!

ZO

Escarboucles!

PARIS,  
*près de disparaître.*

Et maintenant adieu, petites folles qui m'avez souri ! Mais d'une autre façon encore je vous prouverai ma gratitude. Puisque vous m'avez montré quelques-unes des joies et des tristesses parisiennes, qu'il vous soit donné de voir une fête du divin jadis !

*L'atelier-boudoir de miss Salmacis a disparu. En un char d'or que traînent des panthères, et que poussent des ménades, on voit passer des héros et des déesses dans une clarté d'apothéose.*

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

---

Paris. — Imp. F. IMBERT, 7, rue des Canettes.